

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

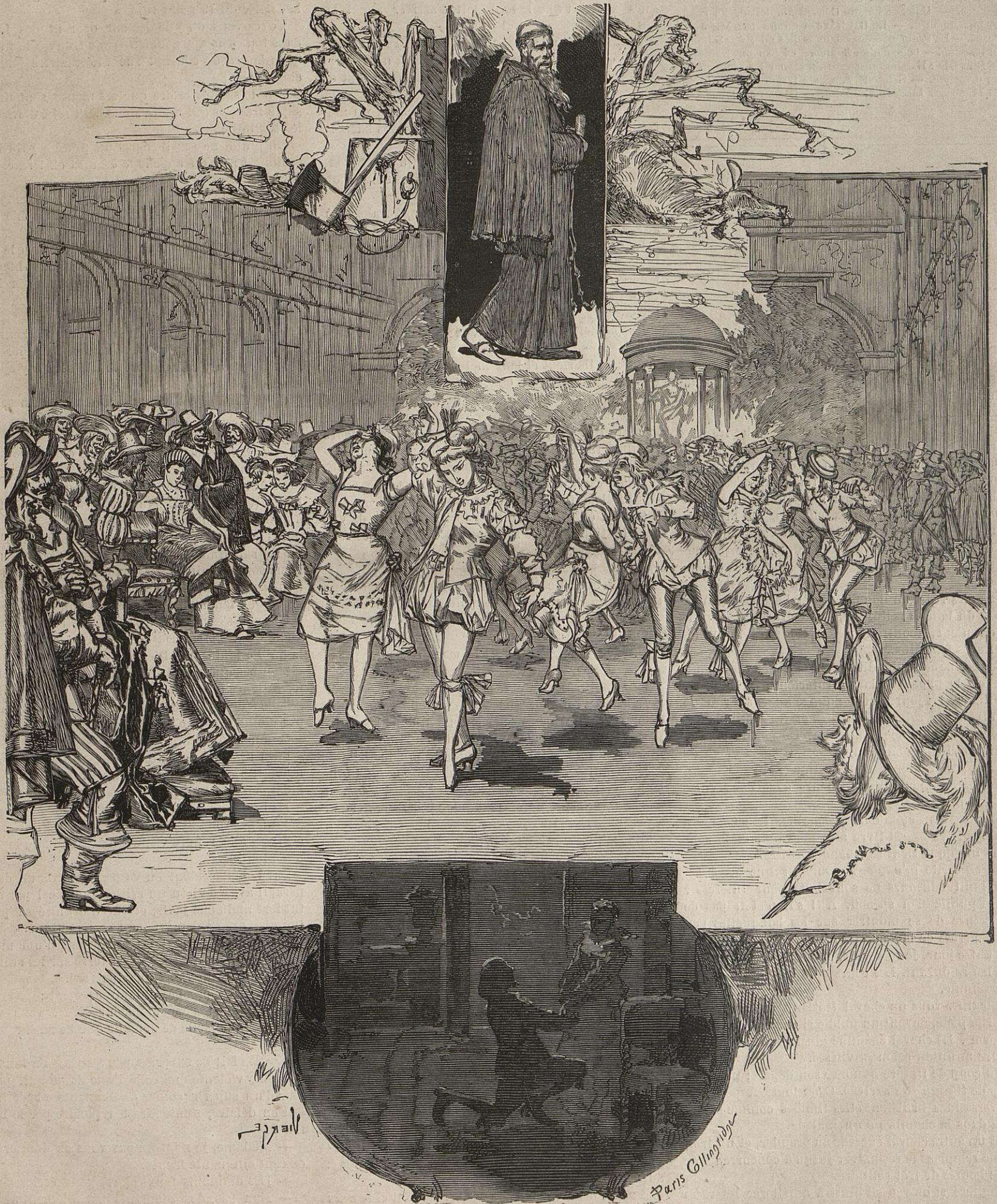
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1044 — 14 Avril 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — CINQ-MARS, opéra de M. Gounod. — (Dessin de M. Vierge.) — Voir la Chronique Musicale.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos Gravures : La Salle de la Chambre des députés ottomans; — Une Séance du Conseil municipal de Paris; — Le Bal de M. Jules Verne, à Amiens; — La Promenade des demoiselles de Smolna, au Balagan. — *Retour d'un Baptême, en Espagne*; — La Mission de M. James Long, en Bulgarie. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les Etapes d'un Goûme (conte). — Chronique musicale, par Albert de Lisalle. — La Reine des Mers. — Récréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : *Cinq-Mars*, opéra. — *La Sorrentine*, opérette. — Le Parlement turc : Une Séance de la Chambre des députés. — Une Séance du Conseil municipal, au palais du Luxembourg. — Le Bal travesti donné par M. Jules Verne. — La Promenade des demoiselles nobles de Smolna, au Balagan. — *Retour d'un Baptême, en Espagne* (tableau). — Bulgarie : Habitats construits pour les victimes de l'inurrection. — Sainte-Fly, artiste lyrique. — Le Général Francesco Linares Alcantara. — Échecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

CETTE fois on a vu un rayon de soleil.

La ville en a été tout en émoi. Et elle est sortie avec ses habits de fête pour saluer le retour de l'astre prodigue.

Je ne sais si vous partagez mon avis, mais Paris ne semble vraiment en pleine explosion de gaieté et de beauté que du 1^{er} avril à la moitié de mai.

Le printemps parisien, quand il y a un printemps, bien entendu, est un des spectacles les plus charmants qu'un touriste puisse rencontrer.

Dans les jardins publics, la végétation, hâtée par l'atmosphère urbaine (Calino prétend que c'est l'effet de la chaleur développée par le gaz), la végétation s'épanouit déjà quand, aux champs, les premiers bourgeons paraissent à peine. Pierrots gazouillant et ramiers roucoulant s'ébattent autour des promeneurs comme pour leur souhaiter bienvenue et bon retour.

Dans les rues, au lieu du coupé hermétiquement clos et du landau cellulaire, les voitures découvertes circulent, montrant à tous toilettes nouvelles et visages féminins.

Le thermomètre ne dit ni trop ni trop peu. On a à la fois le plaisir de la vie intérieure et de la vie extérieure. La journée est donnée aux flâneries de plein vent; le soir, les théâtres et les réunions ont encore leur clientèle. En vérité, ce sont là six semaines qui comptent double.

Sans parler des régals artistiques qui viennent s'ajouter au menu des primeurs avec l'ouverture du Salon.

En attendant cette date prochaine, le palais des Champs-Élysées est livré aux chevaux, et le concours hippique tient ses grandes assises.

La sincérité m'oblige à confesser que les charmes dudit concours ne sont faits pour intéresser qu'un public bien spécial. Ah! s'il n'était pas de bon genre de se montrer sur les banquettes peu rembourrées de la vaste nef!

L'autre jour, je m'y suis, moi profane, fourvoyé une heure durant. Les courses au trot figuraient au programme.

Imaginez-vous un cheval trottant tout autour de la vaste piste, devant un public silencieux et comme endormi. Le cheval chemine ainsi pendant trois ou quatre minutes, selon sa vitesse.

Un coup de timbre annonce son départ; un autre coup de timbre son arrivée. C'est tout. A peine les conversations bruissent-elles timides comme si l'on était dans la chambre d'un malade.

Et un autre cheval succède au premier, et un troisième remplace le second... jusqu'à concurrence de trois heures de trot solitaire.

J'ignore si on réussit ainsi à améliorer les races chevalines. Mais très-certainement on perfectionne la patience humaine.

Il est vrai que les malins se réservent pour les dernières journées où l'on accumule les exercices intéressants.

Mais pourquoi ne chercherait-on pas à donner quelque attrait aux autres?

La société qui s'est dévouée à cette institution fera bien d'étudier la question, si elle ne veut pas voir son hippodrome déserté, la mode étant incapable de prévaloir indéfiniment contre l'ennui.

~ Toujours, en attendant le Salon, dont on cloue les tableaux, pendant qu'en bas les coursiers s'ébattent, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de le décrire, un petit groupe de protestants artistiques s'est dit que le tout était d'arriver avant les autres.

Le petit groupe a loué un appartement rue Le Peletier, et là il se livre, portes ouvertes, à une saturnale de couleurs qui, comme de déraison, a tout de suite attrouppé les badauds.

La bacchanale s'intitule *l'impressionnisme*, un mot barbare pour représenter une peinture plus barbare encore.

Quelques critiques sévères, mais injustes, se sont demandé à quoi pouvait bien servir une exhibition de cette espèce.

Les critiques sévères, mais injustes, auraient dû se renseigner.

Ils avaient appris que c'était un nouveau système de traitement imaginé pour la cure des maladies mentales.

Le spleen le plus invétéré, l'hypocondrie la plus rebelle ne résistent pas à cette *aliénothérapie*.

L'Angleterre expédie chaque semaine plusieurs douzaines de malades sur la rue Le Peletier. Ils viennent, ils rient et leur mélancolie est vaincue.

Ils s'en retournent chez eux en riant aux éclats. Ils rient en voyant les œuvres des impressionnistes, ils rient dans les chemins de fer, ils rient dans le bateau, ils rient en tombant dans les bras de leurs familles, ravies de ce résultat aussi prompt que merveilleux.

Qu'on cesse donc de méconnaître les services rendus par les impressionnistes.

Le tout est de se placer au véritable point de vue pour les juger. Ce ne sont pas des artistes, ce sont des infirmiers.

~ A la sortie de l'appartement qui leur sert de sanctuaire, j'ai recueilli une jolie appréciation.

Un monsieur causait avec des dames.

On lui demandait son avis.

— Mon Dieu, fit-il, c'est le *wagnerisme des yeux*.

~ Le turf a retrouvé ses fidèles.

Il n'y a vraiment que le champ de courses de Longchamp qui compte sérieusement dans les sympathies du public parisien. Quelle foule au pesage, que de racontars, quel joyeux bourdonnement!

D'un autre côté, aux abords du Champignon, la cohorte des book-makers aligne ses rangs, toujours épais. Naïfs parieurs, quand donc arriverez-vous à vous tenir ce petit raisonnement bien simple, bien simple:

— Voilà des gens qui ne sont certainement pas des philanthropes et qui ne viennent pas ici pour enrichir leur prochain. Or, on a beau les traquer, les persécuter, les pourchasser, leur nombre grandit sans cesse. S'il grandit, c'est donc que le métier rapporte des bénéfices certains, c'est donc aussi, par conséquent, la preuve que nous sommes dépouillés plus ou moins vite.

Ceci dit, naïfs parieurs, vous remettriez votre argent en poche pour de meilleurs usages, et les book-makers ne trouvant plus de victimes, l'enceinte du pesage ne tarderait pas à être délivrée de ces encombrants tripoteurs.

Mais les parieurs sont des joueurs, et jamais le jeu n'a passé par la porte du raisonnement.

~ Lisez-vous jamais la littérature culinaire qui s'est introduite dans une foule de journaux, disciples du baron Brisse? Moi, je m'offre de temps à autre ce régale.

Il y a là des trésors de drôleries, surtout chez ceux qui font de leur mission un sacerdoce.

Il faut voir de quel ton ils pontifient à l'occasion

des carottes nouvelles et de l'arrivée de la sardine. Le petit pois leur inspire des articles de fond. Ils pleurent de vraies élégies sur la dureté de la raie ou sur la raréfaction du ris de veau.

Mais le plus fantasque de tous ces spécialistes, c'est incontestablement celui de la *Liberté* qui se donne le doux nom de Sophie.

Chaque jour, comme de raison, il publie un menu nouveau; seulement à ce menu, il a imaginé d'ajouter, ce qui est un pur trait de génie, des annotations éminemment pratiques. Dans le menu, par exemple, figure le chou-fleur au gratin. Puis, au-dessous:

« Pour la recette des choux-fleurs au gratin, voir la *Liberté* du 13 mars 1874. »

Voyez-vous d'ici le lecteur opérant des fouilles dans tout son appartement pour trouver le numéro de la *Liberté* ou courant rue Montmartre pour l'acheter?

Sophie semble croire que ses menus sont un classique français qui figure richement relié dans toutes les bibliothèques.

Ou plutôt ne serait-ce pas un procédé subtil pour écouler ce qu'on appelle le *bouillon* en termes techniques?

Il est resté, par exemple, cinq cents exemplaires de tel numéro. L'administration dit à Sophie:

— Vous seule pouvez me sauver.

— Je suis prête à tout. De quoi parlais-je le 22 février 1876? De la pomme au beurre. C'est bien.

Et le lendemain Sophie, la sauveteuse, réintroduisant la pomme au beurre dans son menu, d'ajouter:

« J'ai livré le secret de la pomme au beurre au public dans mes épanchements du 22 février 1876. Je n'ai rien à y retrancher. Je n'ai rien à y ajouter. Allez-y voir! »

Ce trait d'esprit vaut bien dix centimes, sans doute.

~ Gounod est le lion du jour. *Cinq-Mars* occupe toutes les plumes disponibles.

Ce qui prouve une fois de plus combien il est habile, avec notre caractère fugace, de faire de temps à autre une fausse sortie.

Si Gounod n'avait pas boudé la France, la France ne lui sourirait probablement pas si gracieusement. Nous sommes ainsi faits. La permanence du succès nous agace. Quand nous croyons être sûrs de posséder, nous tenons moins à ce que nous possédons.

Gounod s'est fait désirer. Grand art. Il a joué la scène du *Romprons-nous? ne romprons-nous pas?* avec le public fantasque. Bien lui en a pris.

Non pas que je prétende dire que de sa part l'intermittence a été préméditée. Je sais au contraire qu'elle a été toute fortuite. Mais le résultat n'en est pas moins le même.

Gounod donc est le lion du jour.

C'est l'instant de placer un de ses mots. Car Gounod est, en même temps qu'un grand musicien, un homme d'esprit fort aiguë.

Le mot date d'hier.

Le maestro était — comme tant de Parisiens curieux — allé rendre visite aux travaux de la butte des Moulins.

Sur l'emplacement où va passer l'avenue de l'Opéra, il avise de loin un critique musical par qui il fut fort malmené jadis, et qui a déguisé sa propre impuissance en dénigrement systématique.

L'autre contemplait les fondations d'une maison qui sortait laborieusement de terre sur les ruines si tôt déblayées du vieux quartier rasé.

Gounod s'approche, et familièrement:

— Eh bien! cher monsieur X..., vous voyez qu'il est plus facile de démolir que de bâtir?

~ En fait de surprise, pouvez-vous en imaginer une plus violente que celle d'une dame qui, possesseur d'un superbe collier de diamants et désireuse de s'en défaire, s'entendrait répondre par le bijoutier:

— Madame, je ne peux pas vous en donner plus de cent cinquante francs.

— Des diamants faux alors, vous écrierez-vous.

— Non pas, des diamants parfaitement authentiques.

Nous n'en sommes pas encore tout à fait là, mais

Il résulte d'un article fort compétent que je lisais hier sur la matière qu'à la suite de découvertes récemment faites en Amérique, le prix du diamant a déjà commencé à baisser et baissera dans des proportions vraiment effrayantes pour ceux dont la fortune est en grande partie représentée par ce produit du carbone.

Je sais bien que des pronostics de ce genre ont été formulés déjà, quand on a trouvé les diamants du Cap, et ne se sont pas réalisés. Mais les diamants du Cap n'étaient qu'une vulgaire marchandise parodiant l'autre sans pouvoir la remplacer. Ces grosses pierres, jaunes et bêtes, sans feux, sans distinction, ne pouvaient être des rivales sérieuses.

Cette fois, au contraire, on assure que les diamants nouveaux sont tout à fait de premier choix et capables, par conséquent, de faire une concurrence désastreuse.

Pauvres millionnaires, on va être forcé de les plaindre!

Attendons-nous prochainement à écouter des doléances de ce genre :

— Qu'a donc cette dame? Comme elle paraît triste!

— Il y a de quoi. Figurez-vous qu'elle possède pour seize cent mille francs de diamants!

Eh bien, c'est égal, je me dévoue, et si quelque lecteur aimable veut m'en léguer une cassette pleine, j'accepte tout de même, au risque d'affronter les douleurs de la moins-value.

En parcourant hier les journaux, mon regard fut frappé par ce paragraphe :

« Il paraît que la commission des théâtres à la préfecture de police continue à s'occuper sérieusement de la sécurité des spectateurs en cas d'incendie. »

« On assure que plusieurs directeurs se verraient forcés de fermer leurs salles, cet été, pour changer la disposition des dégagements de leurs théâtres. »

Je ne doute pas du bon vouloir, de la commission des théâtres, mais malheureusement l'intention ne suffit pas, et je crains fort que ces beaux projets de réforme ne restent à l'état de lettre morte, comme tous ceux qui les ont précédés.

D'où vient alors qu'on soit aujourd'hui aussi peu avancé que jamais; d'où vient qu'on en soit à vouloir remanier des salles qui n'ont pu s'ouvrir qu'avec l'autorisation administrative?

Car vous savez que cette même commission des théâtres, qui proteste aujourd'hui, a été chargée d'examiner les constructions qu'elle déclare à présent compromettantes pour la sécurité publique. De telle sorte que c'est elle-même qu'elle condamne.

On ne vit, d'ailleurs, que dans les contradictions quand il s'agit de réglementer?

En ce qui concerne spécialement le cas dont nous occupons, n'y a-t-il pas une ordonnance qui prescrit d'isoler les salles de spectacle pour diminuer les chances de contagion incendiaire?

On gémissait sans cesse sur la nécessité où l'on était de ne pas suivre à la lettre ces prescriptions pour les salles anciennement construites. C'était une impossibilité contre laquelle il n'y avait pas de résistance. Mais comme on se promettait à l'avenir de ne plus suivre les mêmes errements!

Là-dessus on bâtit le théâtre du Châtelet et le Théâtre-Lyrique, et l'on n'a rien de plus pressé que d'y encasterner des appartements particuliers, des hôtels, que sais-je! Voilà comment on a sauvegardé la sécurité, alors qu'une occasion favorable se présentait pourtant de réaliser le vœu cent fois formulé. Comment voulez-vous qu'après cela on puisse garder encore des illusions sur les réformes que la commission des théâtres promet? Ah! le bon billet qu'a La Châtre. Non, on ne fera rien jusqu'au jour où quelque épouvantable sinistre à l'américaine sera venu terrifier la population. Tel est mon oracle, et je le crois plus sûr que ceux de Calchas.

Y aura-t-il une répétition générale du *Roi de Lahore*?

Grosse question qui se débat dans le monde artistique et qui n'est pas encore résolue à l'heure où

j'écris. Si j'en dois croire les impressions personnelles du directeur de l'Opéra, elle le serait certainement dans le sens de la négative. Et en ceci j'approuverais fort une décision conforme.

M'est avis, en effet, que les répétitions générales avec publicité sont préjudiciables à tout le monde et incapables de servir à rien.

Vous escomptez d'avance tout effet de surprise. Vous supprimez les droits du public au bénéfice d'une assistance privilégiée qui est toujours la plus exigeante de toutes.

A moins qu'elle ne verse dans l'extrême contraire et qu'elle ne soit d'un enthousiasme excessif et ridicule, ce qui est peut-être plus funeste encore.

Si la répétition générale a mal marché, le lendemain on se répète d'un bout de la ville à l'autre qu'un four est certain, que l'œuvre ne tient pas debout. Et avec cette idée préconçue, la première représentation devient une formalité; quelque chose comme une constatation de décès dans laquelle les spectateurs remplissent le rôle de témoins.

Au contraire, si les flatteurs vont répétant partout qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre, leurs éloges trop multipliés agacent, indisposent. Une réaction peut fort bien se produire, et se produit la plupart du temps, étant donnée la nature humaine.

A quelque point de vue qu'on se place donc, les répétitions générales à grand tralala sont une erreur.

Tout le monde paraît, d'ailleurs, satisfait, à l'Opéra, et M. Massenet n'a qu'à se féliciter des rapports qu'il a eus avec tout le personnel. C'est peut-être la première fois qu'on voit, dans l'histoire du théâtre, un *nouveau* aussi choyé, alors que les anciens ont si souvent à lutter contre des tribulations de toute espèce.

Pour M. Massenet, les encouragements ont plu; c'était à qui le seconderait.

Faisons des vœux pour que cet exemple rare devienne le point de départ d'une ère nouvelle; mais comment ne pas se rappeler les cruelles vicissitudes par lesquelles tant d'illustrations ont dû passer?

Hérold, entre autres, eut à subir de très-dures avanies, alors qu'il donna ses premiers ouvrages — et même ses derniers.

Un de ses contemporains me racontait à ce propos une anecdote qui est tout à l'honneur du musicien, car elle dénote chez lui une fierté de caractère qui n'avait d'égale que sa modestie charmante.

Hérold, en vertu de cette modestie, s'effaçait le plus possible et tolérait toutes les observations. Aussi commençait-on à en abuser singulièrement.

Un jour, le directeur, enhardi sans doute par la passivité du maître, lui parle devant témoins et en pleine répétition avec une brusquerie blessante.

Hérold se redresse, et s'avançant pour reprendre son manuscrit sur le pupitre du chef d'orchestre :

— Vous pouvez mettre un autre ouvrage à l'étude.

— Comment!

— Je retire le mien.

— Mais... pourquoi?

— Je veux bien m'appeler l'Humilité; je ne veux pas m'appeler l'Humiliation.

Cette réponse énergique produisit son effet. On s'empressa autour d'Hérold, et ce fut à qui, à force d'excuses, le ferait revenir sur sa décision.

Pauvre orchestre des dames!

Après des mésaventures de toutes sortes, voilà qu'il a été mis au violon en Californie.

Vous vous rappelez ces virtuoses qui attirèrent un moment Paris au Casino-Cadet.

Leurs déboires ne découragent pas l'imitation. En ce moment même, on organise en Autriche une autre compagnie féminine en vue de notre Exposition universelle.

Celle-ci se composera de quatre-vingts exécutantes. Excusez du peu! aurait dit Rossini.

Les instruments de cuivre seront pour un tiers dans ce total. Il y aura, en outre, soixante choristes — toujours du sexe féminin — qui feront entendre des valse chantées, avec accompagnement d'orchestre.

Bonne chance, mesdames!

Mais l'entreprise ne me paraît pas exempte de risques en tous genres.

Entendez-vous d'ici la directrice s'écrier avec désespoir :

— Encore un de mes trombones qui vient de se faire enlever!

Comme on écrit l'histoire!

Même l'histoire contemporaine!

Un journal publiait cette semaine un article sur la principauté de Monaco, cette succursale du boulevard des Italiens.

Le journal, après avoir énuméré les fonctionnaires de cet État microscopique, en était arrivé à l'armée, composée de soixante hommes.

Et il ajoutait :

— Le prince, de temps à autre, prend plaisir à les regarder défilé.

Il n'y a à cette constatation qu'un léger inconvénient :

Le prince de Monaco est aveugle.

Rien ne réussit comme le succès.

Voyez plutôt la *grevillomanie* qui court.

Vous auriez, il y a deux ans, prononcé le nom d'Henri Greville, tout le monde aurait répondu : Inconnu!

Aujourd'hui les journaux se disputent les romans de l'écrivain féminin, qui cache sa personnalité sous ce pseudonyme à la mode.

Henri Greville partout.

Puis, crac! un beau matin, les Athéniens de Paris regarderont d'un autre côté et mettront une autre idole sur le piédestal.

C'est Henri Murger qui disait :

— Oh! la vie littéraire... Vous mettrez vingt ans à vous faire une réputation! Le public met vingt minutes à vous la défaire.

Je serai charmé si la réputation d'Henri Greville est de celles qui résistent et donnent tort à Murger. Mais...

Les oraisons funèbres n'auront pas manqué à feu Ganesco. Il est de fait que cette étrange personnalité méritait bien quelques paragraphes d'étude psychologique.

Et quelle nuée d'anecdotes!

Celle-ci remonte à l'époque de la candidature de Ganesco.

Il parcourait alors toute la circonscription de Seine-et-Oise, dans la quelle il se présentait, allant personnellement briguer les suffrages populaire.

Il avait imaginé d'offrir un punch aux membres des comités locaux de chaque commune.

Mais comme Ganesco souffrait de l'estomac et qu'il ne pouvait pas boire d'eau-de-vie, il envoyait d'avance une fiole à son usage.

Cette fiole contenait une tisane rafraîchissante.

Lorsque Ganesco s'échauffait, il se versait rasade sur rasade de l'innoffensive boisson.

— Quel homme! disait-on partout avec admiration... Il a bu, hier, trente-deux petits verres, et il n'en paraissait pas plus ému pour cela.

Je crois bien... c'était de l'eau de graine de lin!

Dame! il avait ses ennemis, Ganesco

Ou plutôt on raillait ses travers.

Et lui-même riait tout le premier.

A l'époque où il s'était mis en tête de devenir un de nos honorables, il rencontre X..., un de nos confrères connu pour son esprit mordant.

X... l'aborde.

— Est-ce que c'est vrai?

— Quoi donc, cher maître?

— On prétend que vous vous présentez à la députation?

— Mais oui.

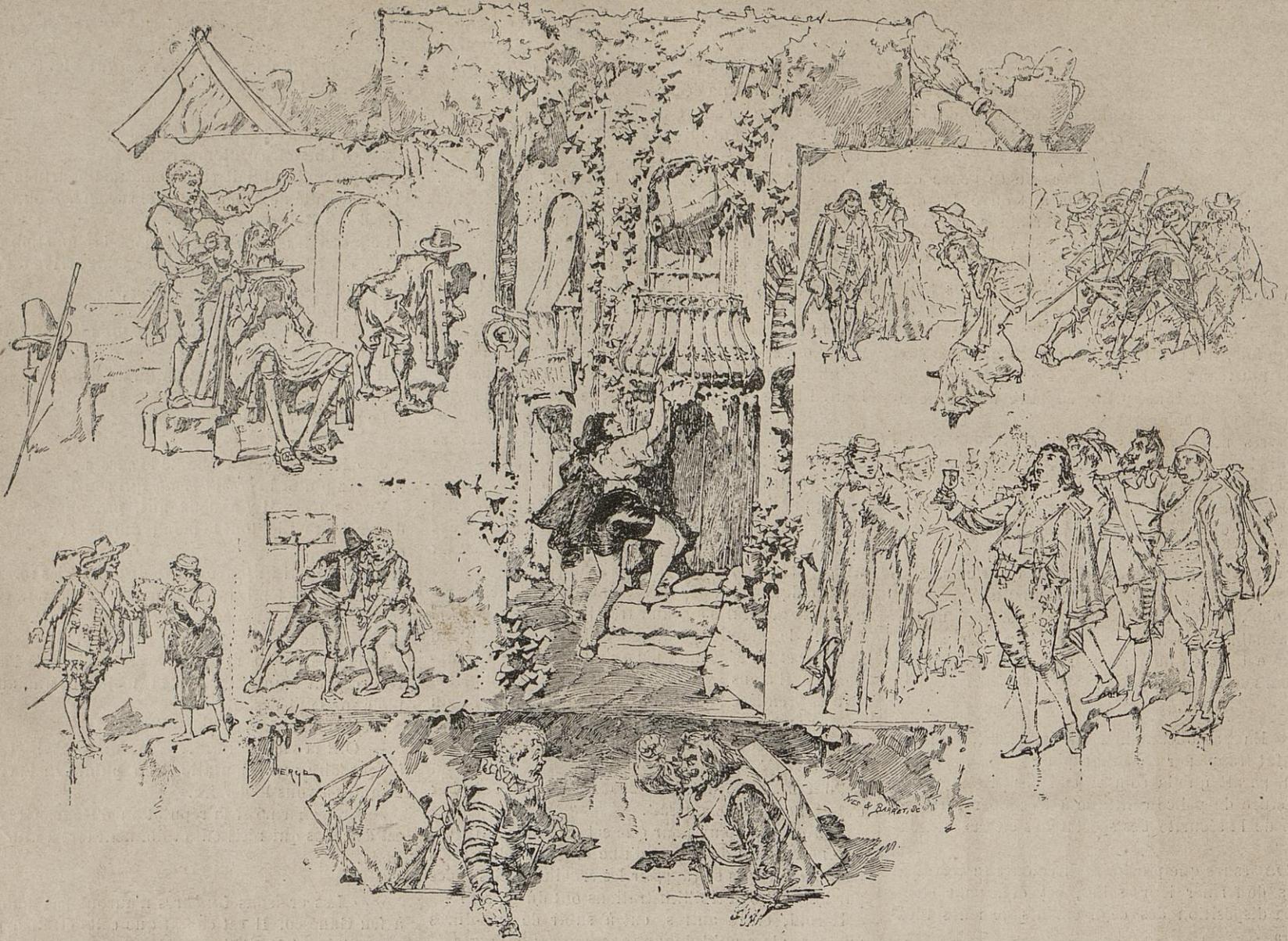
— C'est trop fort.

— Quoi, trop fort?

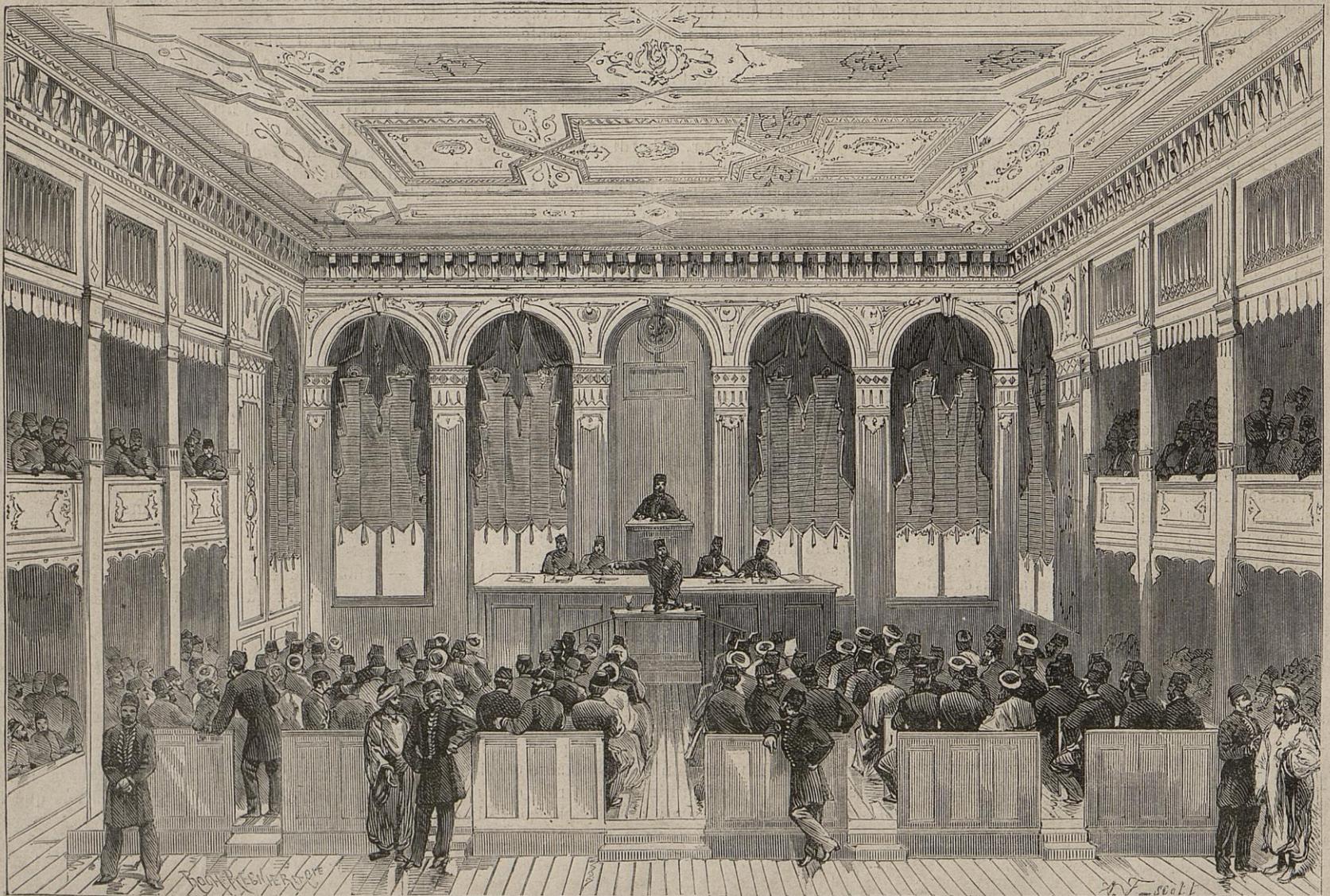
— Si vous réussissez, vous pouvez vous vanter d'avoir accompli un double miracle.

— Quel miracle?

— Vous aurez été tour à tour écrivain et législateur, sans plus connaître l'esprit des lois que les lois de l'esprit.



BOUFFES-PARISIENS. — *LA SORRENTINE*, opérette de MM. Jules Norlac et Moineaux; musique de M. Vasseur. — (Dessin de M. Vierge.)
Voir la Chronique Musicale de notre numéro 1042.



CONSTANTINOPLE. — Le Parlement turc. — Une séance de la Chambre des députés. — (Dessin de MM. Scott et Ferdinandus, croquis de M. Montoréano.)



PARIS. — Une séance du Conseil municipal, au palais du Luxembourg. — (Dessin de M. Gustave Janet.)

NOS GRAVURES

La Salle de la Chambre des députés ottomans

LORSQUE le ministère des finances était installé au *Dar-el-Funoun*, la salle qui est aujourd'hui la Chambre des députés était le bureau des adjudications. Plus tard, cette salle devint le cabinet du *Mustéchar* (conseiller du ministère du commerce). Sa longueur est de seize mètres sur onze de largeur. Elle a été réparée et appropriée à sa nouvelle destination par *Serkis Bey Ballian*.

Des deux côtés de la salle, dans le sens de la longueur, il y a deux étages de loges, plus une sorte de baignoire. Le parquet, couvert de nattes égyptiennes, est en plan incliné. Le plafond est luxueusement peint, doré en plusieurs endroits, avec des ornements en relief. Le chiffre du Sultan, le *toughra* traditionnel, est tracé en lettres d'or sur le mur du côté droit. Derrière la tribune du président, il y a une autre inscription en gros caractères rappelant l'œuvre constitutionnelle du sultan Abd-ul-Hamid II. Les bancs des députés sont recouverts d'étoffe de soie de couleurs vives, produit de la fabrique impériale de Héréké, près d'Ismid (Asie-Mineure). Malheureusement cette salle, assez jolie, a un défaut, un seul, mais il est capital : elle est trop petite.

Notre dessin représente la séance d'inauguration de la Chambre des députés qui a eu lieu le mardi 20 mars, le lendemain de l'ouverture de la session faite par le sultan au palais de Dolma-Bachtché.

Une Séance du Conseil municipal de Paris

LE conseil municipal de Paris occupe, au palais du Luxembourg, l'ancienne salle du Trône, dont une partie a été réservée aux bureaux et commissions du conseil, et l'autre à la salle des délibérations.

Bien que les nécessités du service aient singulièrement modifié l'aspect général de cette immense galerie, la salle du conseil, prise isolément, ruisselante de dorures, avec ses superbes cariatides supportant un plafond dû aux pinceaux de Brune et de Lehmann, est encore fort belle.

Un riche portique, supporté par deux colonnes de marbre, donne accès dans cette salle largement éclairée par trois doubles fenêtres donnant sur la grande cour du Luxembourg. Vis-à-vis de la porte d'entrée, que décore un faisceau de drapeaux tricolores, s'élève le bureau présidentiel représenté par notre dessin, et qui domine la triple rangée de pupitres en acajou réservés aux conseillers.

C'est là que siège le président du conseil, ayant à ses côtés les secrétaires élus ainsi que lui à chaque session ordinaire. M. le préfet de la Seine et son collègue de la préfecture de police occupent, ainsi que les principaux directeurs des deux préfectures, la vaste table placée devant le bureau du président et qui fait face au conseil.

Les affaires d'une grande ville comme Paris sont multiples, et le conseil municipal est généralement fort occupé. En temps ordinaire, il siège au moins une fois par semaine, et pendant les quatre sessions ordinaires, il se réunit presque tous les jours.

Récemment, par le vote de l'emprunt, et malgré les efforts maladroits de quelques intransigeants, il a prouvé qu'il comprenait combien la reprise des grands travaux de voirie était nécessaire pour ranimer l'essor de l'industrie parisienne, et nous l'applaudissons de s'être associé aux vues de M. le préfet de la Seine.

Mais pourquoi faut-il terminer par un reproche et rappeler aussi que, tout récemment, l'esprit de parti, qui domine malheureusement dans les conseillers de la Cité, leur a fait prendre plus récemment encore des décisions extrêmement regrettables? Toutes raisons cependant qui les mettent en évidence et nous fournissent un vrai sujet d'actualité.

Le Bal de Jules Verne, à Amiens

MONSIEUR Jules Verne a déjà trouvé le moyen de diriger les ballons, de faire vingt mille lieues sous les mers, de pénétrer au centre de la terre et de voyager autour de la lune. Il vient de tenter une entreprise peut-être plus difficile encore. Il a imaginé de mettre en action — à Amiens! — un conte des *Mille et une Nuits*. En d'autres termes, il a invité les habitants de la ville où il a fixé sa résidence à prendre part à un bal costumé. Les compatriotes de M. Jules Verne se sont empressés de répondre à l'appel du célèbre romancier. Les journaux d'Amiens nous apprennent en effet que la fête donnée le 2 avril a dépassé toutes les splendeurs possibles.

Les salons Saint-Denis, magnifiquement décorés, étaient préparés pour recevoir plus de quinze cents personnes. Le bal commençait à dix heures, et à ce moment le coup d'œil était féérique; les costumes, d'une richesse remarquable, étaient parsemés d'actualités puisées dans les ouvrages du maître de maison, auquel on tenait à rendre un hommage éclatant en reproduisant les différents types créés par son imagination féconde. Parmi les dames, on remarquait des costumes indiens d'une grande valeur et parfaitement réussis; les pièces à la mode ont fourni beaucoup de sujets, entre autres une ravissante Marjolaine. Les hommes avaient des costumes mexicains, chinois, arabes, russes, etc.; nous le costume d'un pierrot, lequel, quoique très-simple et de bon goût, a coûté simplement 1,800 francs; inutile de dire que le détachement des carabiniers Offenbach a fait merveille, et qu'ils étaient parfaitement trouvés; le garde champêtre qui les commandait était sans égal; une vraie création.

Le bal a été terminé par un cotillon très-varié qui n'a cessé qu'à six heures du matin. Cette fête fera son tour du monde par la voie du *Monde illustré*.

La Promenade des demoiselles de Smolna au Balagan, à Saint-Petersbourg

C'EST la grande Catherine, impératrice de toutes les Russies, qui fonda le couvent de Smolna à Saint-Petersbourg pour l'éducation des demoiselles nobles, couvent des plus grandioses qui ait jamais existé. Les filles des familles nobles russes (on compte parmi elles, dans ce moment-ci, les deux princesses de Monténégro), des officiers et des hauts fonctionnaires, demeurent dans un vrai château au bord de la Néva; elles ont leur parc, leurs promenades, leur cathédrale, leur infirmerie, leur ferme, leurs gouvernantes, maîtresses et sous-maîtresses, leur médecin ou plutôt leur maison de santé; enfin, le tout ressemble plutôt à une cour princière qu'à un pensionnat. L'impératrice régnante en est la protectrice, et les grands-ducs et les grandes-duchesses prennent part aux bals du couvent.

Il n'est pas difficile de deviner où la grande Catherine prit son modèle quand elle fonda ce vaste et grandiose établissement, pour contraindre sa noblesse à donner de l'éducation et de l'instruction à ses filles, comme le service militaire universel et obligatoire vient contraindre à présent les marchands et les moujiks russes à envoyer leurs fils aux écoles, pour qu'ils jouissent des privilèges prévus par la loi militaire pour ceux qui ont achevé leur instruction.

Ce qui du temps de Catherine, de Voltaire et de Frédéric le Grand avait été bon et excellent même, ne l'est peut-être pas autant à l'heure qu'il est. Les hommes préfèrent une femme capable de leur créer un *home* et d'être bonne mère, à une parfaite dame de cour; l'opinion publique ne permet plus que les femmes fassent abstraction absolue de la vie réelle, on veut qu'elles soient pratiques sans être romanesques, bien instruites, bien élevées et, si possible, avec quelque talent. Et c'est ce que l'on reproche aujourd'hui à l'éducation de Smolna, que les jeunes filles ayant vécu six ou huit ans dans ce couvent impérial ont eu le temps d'oublier la famille, la vie réelle et les exigences de l'existence humaine. Elles en sortent avec des prétentions et des aspirations impossibles, et, sauf les quelques exceptions où elles épousent des princes millionnaires, se sentent mal placées et

malheureuses dans leur vie ultérieure. Mais nous n'avons pas à faire la critique de cet établissement, beau, grand et noble. Nous en avons seulement voulu tracer un portrait tout général pour expliquer la scène qui fait le sujet de notre gravure.

Au carnaval et à Pâques, on dresse sur la place immense dite de Mars, des baraques, cirques, boutiques, carrousels, balançoires et autres constructions. Le public, surtout le bas peuple, va s'y amuser, rire, regarder, se bousculer. Le beau monde arrive en traîneaux et en voitures pour voir le peuple qui se presse autour et dans les boutiques.

Ces voitures et ces traîneaux forment une longue file, qui arrive par une rue, longe la place dans une direction donnée, dirigée par la gendarmerie à cheval, et s'en va par une autre rue également désignée d'avance. Les demoiselles de Smolna prennent part à ces promenades au Balagan en voitures de la cour. Ce sont leurs rares sorties et d'autant plus appréciées. Cinq à six piqueurs à cheval et en manteau rouge ouvrent la marche. Puis viennent les voitures impériales attelées à quatre chevaux blancs, à quatre chevaux bais, à quatre chevaux roux, etc., conduites par des cochers de la cour, suivies et accompagnées par des écuyers. Les voitures ainsi que les harnais des chevaux portent la couronne du czar, et tout le cortège a une splendeur et une gravité tout impériales. Seulement, de toutes les portières de ces grandes voitures fermées se font voir des figures jeunes et fraîches, des enfants et des demoiselles habillées en une espèce d'uniforme (toilette moyenne entre celle d'une demoiselle bourgeoise et celle d'une religieuse), et portant des fichus blancs, bleus ou rouges sur leurs têtes. Quoique souriantes et heureuses de paraître ainsi en public, toutes ces jeunes personnes n'oublient pas qu'elles sont les pensionnaires du couvent impérial et les filles adoptives du grand souverain de la Russie, et ne manquent pas dans leur tenue d'une certaine gravité froide et dans leur regard d'un reflet de fierté digne des voitures d'où elles regardent le peuple et ses amusements dans les rues et sur la place de Mars. — DE TRÈVES.

Retour d'un Baptême en Espagne

MONSIEUR Gonzalez, dans le charmant tableau que nous reproduisons, nous reporte à une époque et dans un pays où choses et gens, dans les moindres scènes, présentent toujours un côté gracieux et pittoresque. Ce retour de baptême dans la chambre de l'accouchée, qu'on vient féliciter, qui n'est qu'un épisode de la vie de famille, en passant par le pinceau de M. Gonzalez, devient d'un véritable intérêt par la vérité des attitudes, la grâce et l'esprit des personnages. Très-moderée de ton, très-simple de facture, il faudrait peu de chose à l'œuvre de M. Gonzalez pour qu'on la pût comparer à deux tableaux qui sont dans toutes les mémoires : le *Mariage espagnol* et l'*Éducation d'un prince*, de deux artistes regrettés, Fortuni et Zamacoïs. Ne pas s'arrêter en si bon chemin.

La Mission de M. James Long en Bulgarie

TOUT le monde connaît sans doute le nom de M. James Long, lequel, après la guerre de 1870, secourut tant de malheureux Alsaciens et Lorrains laissés sans asile par ce terrible fléau de l'invasion, qui adressait des vivres aux Parisiens après leur douloureux siège, et qui naguère encore s'intéressait si chaleureusement aux infortunés inondés du bassin de la Garonne. Ce généreux philanthrope anglais vient tout récemment de porter secours aux Bulgares en construisant dans le district de Tatar Bazardjik de nombreuses maisons en bois pour les habitants, dont les hordes de bachi-bouzoucks et de tcheikess avaient détruit les demeures.

Ce n'était pas une tâche facile que de mener à bonne fin une aussi immense entreprise dans un pays si ingrat pour le travail, ne possédant ni routes ni ponts, en un mot aucun des moyens de communication que l'on rencontre dans les contrées civilisées. A force d'énergie et de persévérance, tous ces obstacles ont été pourtant surmontés.

Cette mission demandait également beaucoup de tact

pour maintenir les bonnes relations avec les autorités et la population musulmane, aussi ignorante que fanatique. — En ceci M. Long a été admirablement secondé par un groupe d'hommes remplis d'expérience et de dévouement, qu'il s'était adjoints. Citons parmi eux, MM. Bonefoy et Pigeons, ingénieurs français, fort connus par leurs constructions de chemins de fer en Turquie; M. Octave Madet, ingénieur en chef, résident à Constantinople, et qui a rendu tant de signalés services; Victor Effendi, ex-inspecteur des forêts, et M. Iapchilestloff, drogman bulgare. Six menuisiers des environs de Belfort se sont offerts pour suivre M. Long en Bulgarie et se sont admirablement acquittés de leur tâche. Ils ont, en effet, réussi à apprendre la construction des maisons en bois à beaucoup de Bulgares, si bien que ceux-ci peuvent aujourd'hui en construire facilement.

Les résultats obtenus jusqu'à ce jour sont en effet surprenants, si l'on considère toutes les difficultés que nous venons de citer et joint à cela l'hiver rigoureux qui règne dans ces régions. En outre de nombreuses écoles, on a construit des habitations pour plus de trois mille malheureux paysans sans asile. On a également pensé à abriter le bétail, si indispensable aux Bulgares, et il a fallu beaucoup de tact pour les amener à laisser leurs bœufs et leurs porcs dans des cabanes séparées de leurs habitations.

Une plaque commémorative a été fixée sur la façade de toutes ces maisons, et porte en langue turque et en langue bulgare l'inscription suivante : « Ces maisons ont été construites par la Société protectrice de l'Angleterre et de la France, et sont sous la protection de l'État. »

M. Long continue en ce moment son entreprise généreuse dans un rayon de 25 à 30 kilomètres autour de la ville de Tatar Bazardjik, où il a fixé sa résidence. Outre de nombreuses distributions de vêtements, de couvertures, d'ustensiles, etc., on a également trouvé dans les terrassements et dans la construction des maisons une occupation rémunératrice pour les hommes, femmes et enfants bulgares disposés à travailler. De cette manière, le moral de ces populations a été amélioré, et ils gagnent aujourd'hui honorablement leur argent, au lieu d'être obligés d'accepter l'aumône.

Sainte-Foy

SAINTE-FOY, l'ancien artiste de l'Opéra-Comique, est mort dans la nuit du 31 mars dernier, à Neuilly, à l'âge de soixante ans. Né à Vitry-le-François en 1817, il s'appelait de son vrai nom Charles-Louis Pubereaux, et était le fils d'un ancien soldat de l'Empire auquel ses camarades avaient donné le surnom de *Sainte-Foy*. Sorti du collège en 1836, il suivit les cours du Conservatoire et débuta à l'Opéra-Comique parmi « les invités » du *Domino noir*; puis il prit l'emploi des Trial et des Ferréol qu'il a fait sien et qui portera désormais son nom.

Donner la liste des remarquables et désopilantes créations de ce gai comédien, réservé et presque triste à la ville, serait passer en revue à peu près tout le répertoire de l'Opéra-Comique depuis ses débuts jusqu'en 1868. Notons cependant, parmi ses rôles les plus heureux, ceux de l'Angais dans *Fra Diavolo*, de l'Italien dans *le Prêt aux Clercs*, de l'Auvergnat dans *Jeanot et Colin*; du grand cousin dans *le Déserteur*; de Corentin dans *le Pardou de Ploërmel*, etc...

Bien peu d'artistes, en somme, ont eu une vogue plus soutenue, plus légitime, due à un talent qui s'est toujours respecté et à une verve de bon goût, soucieuse de plaire aux honnêtes gens.

RECTIFICATION

C'est par erreur que dans notre dernier numéro, comme la plupart de nos confrères, nous avons attribué à Marchal qui vient de mourir la peinture des décors de *l'Ami Fritz*; ces décors sont l'œuvre de MM. Duvignaud et Gobain, peintres attachés à la Comédie-Française. La collaboration de Marchal consista dans le prêt de quelques documents sur les meubles alsaciens. A chacun sa part.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXVII

Quand las de sa course éternelle,
Le papillon s'est endormi,
L'enfant croit, en prenant son aile,
Captiver ce bel ennemi;

Mais las! le papillon se lève,
Et l'enfant chagrin s'aperçoit
Qu'il ne lui reste de son rêve
Que de la poussière à son doigt.

C'est bien la ressemblante image
De l'homme créé pour s'offrir :
Il a pour papillon volage
Le bonheur qu'il veut conquérir;

Il y touche. Sa joie est brève,
Et vaincu par le sort moqueur,
L'homme ne garde de son rêve
Que de la tristesse à son cœur!

ALBERT DELPIT.

COURRIER DU PALAIS

Un premier chapitre. — Parents inconnus. — Une adoption. — L'enfant cédé. — Pour se faire une famille. — Une façon d'entendre la reconnaissance. — Tout a une fin. — Le procès. — Quelle est la vraie mère? — On ne songe pas à tout. — Une coquille malheureuse. — La petite servante. — Empoisonnement par le vitriol. — Un élément nouveau pour la question du sulfure de cuivre. — Le vol au baï-er. — Il ne fera pas école.

N de parents inconnus, telle est la mention inscrite dans l'acte de naissance de Georges-Maxime-Eugène sur le registre de la mairie du deuxième arrondissement, au commencement de l'année 1861.

Un romancier qui débiterait ainsi, ne manquerait pas d'ajouter, à la fin de son premier chapitre, la formule obligée : « Et, maintenant, remontons quelques années en arrière, pour savoir quels sont les parents d'Eugène et par suite de quels événements ils ont dû cacher leurs noms. » Mais moi, qui ne suis pas un romancier, mais un terrible chroniqueur réaliste, je n'ai rien à vous apprendre à cet égard et je n'aurai rien à placer dans ce récit rétrospectif. Le procès, — car il s'agit d'un procès plaidé devant la 1^{re} chambre du tribunal civil de la Seine, — le procès, disons-nous, prend les faits postérieurement à la naissance : Une ancienne institutrice, entourée de la plus légitime considération, ayant acquis une certaine aisance, M^{lle} Ricoux, entendit parler de cet orphelin; elle demanda à l'adopter, à se constituer ainsi une famille qui lui manquait à l'autome de sa vie. La sage femme ne demanda pas mieux que de décider la mère anonyme à accéder à ce désir, et voici comment le marché fut passé : « Je déclare « donner et céder de bon gré mon enfant à M^{me} ***, « qui s'engage à lui servir de mère. Je m'engage aussi, « de mon côté, à ne jamais le lui réclamer ni l'inquiéter. Signé : femme Vessière. »

M^{lle} Ricoux a tenu sa promesse; l'enfant, qui a seize ans aujourd'hui, a été élevé avec soin, avec tendresse; c'est un bon sujet, ce sera un homme distingué. Mais, hélas! rien de plus prosaïque que les causes du procès; il faut, pour les faire connaître, sortir tout à fait de l'ordre d'idées sentimental. M^{me} Vessière, qui était hors d'état d'élever son enfant, ne s'enrichit pas depuis ce moment, et il lui vint à la pensée que, M^{lle} Ricoux étant déjà sa bienfaitrice, lui devait par cela même aide et secours; c'est là un sentiment, sinon plus naturel, du moins beaucoup plus commun qu'on ne pense. Quoi qu'il en soit, M^{me} Vessière, quelques années après, adressa à M^{lle} Ricoux une demande d'argent, qui fut malheureusement trop bien accueillie. Naturellement M^{me} Vessière revint à la charge, et si souvent, si souvent, qu'en 1875 M^{lle} Ricoux crut prudent d'opposer

un refus définitif à ces exigences dont la progression était bien faite pour l'inquiéter.

Quand on est ingrat, il ne faut pas l'être à moitié, et M^{me} Vessière assigne M^{lle} Ricoux devant le tribunal; elle réclame son enfant, *retenu indument* par la défenderesse; il le lui faut dans les vingt-quatre heures du jugement à intervenir, faute de quoi M^{lle} Ricoux payera 100 francs par chaque jour de retard; il le lui faut, fût-ce avec l'assistance du commissaire de police et même de la force armée! C'est à dessein que je reproduis toutes ces formules de style, qui prennent, dans la circonstance, un caractère particulièrement odieux; mais le style est le style!

Eh bien, oui, juridiquement, la mère a raison, ses droits n'ont jamais pu être aliénés, même par ses propres engagements... Et, pourtant, quelle est la véritable mère? Laquelle des deux, si Salomon était évoqué pour prononcer sa sentence, laquelle des deux consentirait à l'exécuter? laquelle des deux s'y refuserait? Je ne veux pas discuter ici cette vieille question de la force du sang; mais enfin je puis bien constater qu'en cette circonstance le sang n'a pas le beau rôle. M^{me} Doumerc, un jeune avocat fort spirituel, — ce qui n'empêche pas d'être sérieux, croyez-le bien, — n'a pas précisément plaidé, pour M^{lle} Ricoux, la solution imaginée par le sage Salomon; mais il a très-ingénuement soutenu ces moyens, des plus corrects en droit, que l'enfant a un tuteur nommé par un conseil de famille et que c'est contre ce tuteur seul que l'instance pouvait être valablement engagée, et qu'en outre M^{me} Vessière, étant devenue, par un nouveau mariage, M^{me} Simonet, ne peut plaider sans l'autorisation de son mari, — lequel ne l'a pas donnée.

Et voilà comment M^{me} Vessière a été déclarée non recevable, déboutée de sa demande et condamnée aux dépens.

Un peu de patience : le pauvre garçon deviendra majeur!

Or ça, est-ce que j'écris mal, bien mal? Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de mon style; ce n'est pas devant mes lecteurs ordinaires que j'aurais l'audace de poser une pareille question. Non, je parle de mon écriture, de ma calligraphie; je ne prétends pas qu'elle soit belle, mais je crois pouvoir affirmer qu'elle est très-lisible. Comment se fait-il donc qu'après mon très-sommaire résumé de l'affaire Billoir, le typographe m'ait fait dire que le défenseur avait plaidé *malheureusement*? J'avais écrit « chaleureusement », ce qui est bien différent, vous en conviendrez, ô vous les coupables!

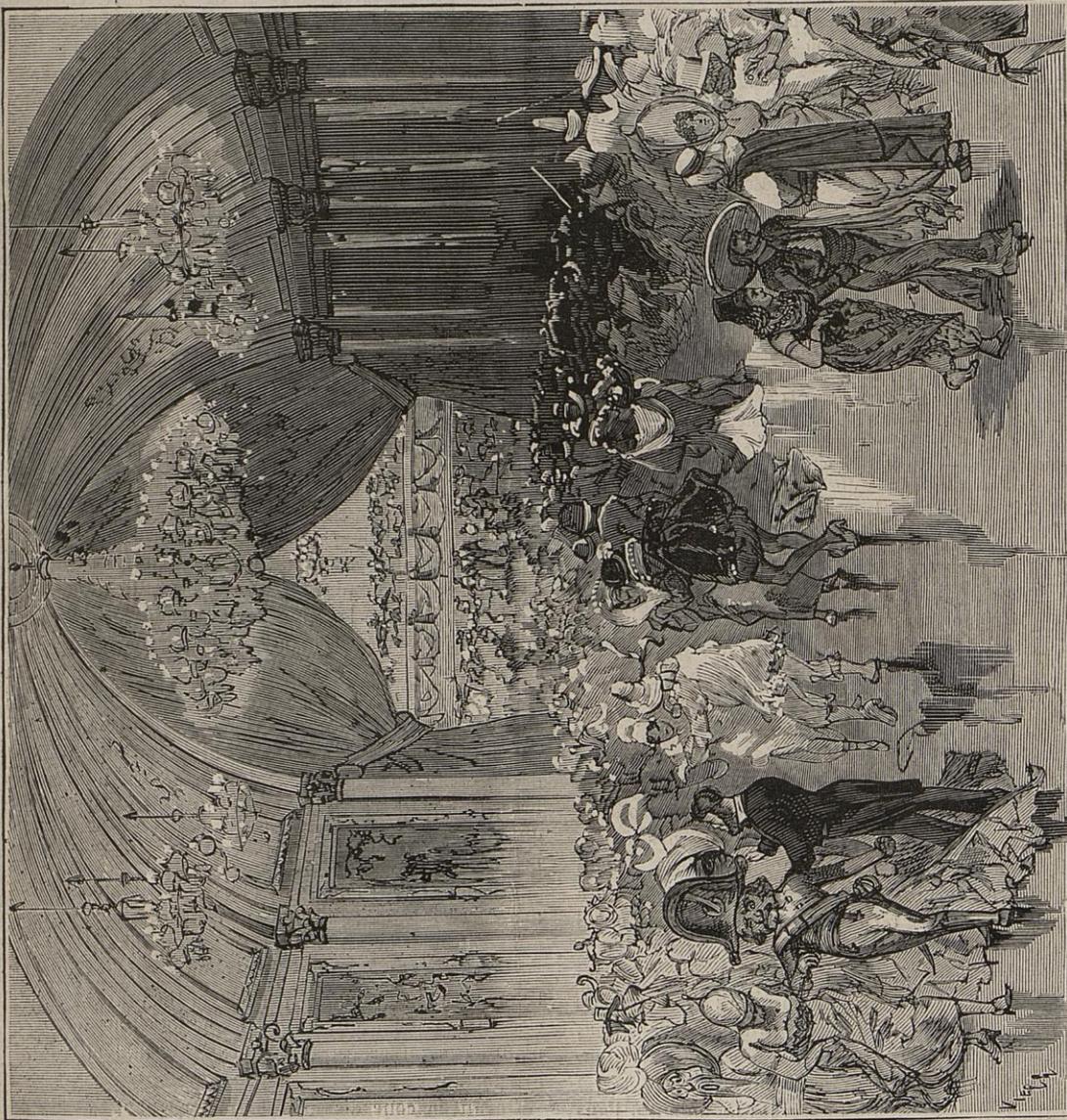
Il est reconnu que quand il se produit une *coquille*, — cela s'appelle ainsi, — la coquille a toujours un sens désagréable ou dangereux. Il y a des coquilles célèbres, légendaires; il y en a qui ont donné à l'écrivain, qui en était bien innocent, une réputation gratuite de malice ou de méchanceté.

« Coquille », si l'on veut, mais j'affirme que celle-là m'a fort contrarié; j'ai horreur de ce droit de critique qui va jusqu'à la brutalité, et je me plains surtout d'avoir à donner des explications pour lesquelles une extrême délicatesse devient nécessaire. Ce qui me console, c'est la conviction qui me reste que le jeune défenseur n'aura pas pu croire à une intention malveillante de ma part.

Devant la cour d'assises du département des Deux-Sèvres a comparu une petite servante qui n'a pas atteint sa seizième année; elle a à répondre d'un crime d'empoisonnement qu'elle aurait commis sur sa maîtresse. Mélanie Pouet est là devant le jury. M. le président l'interroge; il lui rappelle qu'elle a volé un essuie-mains, qu'elle l'a démarqué pour qu'on ne pût le reconnaître, que néanmoins la dame Bonenfant a découvert ce méfait et lui a adressé de justes et sévères reproches, et que pour s'en venger elle a fait dissoudre pour deux sous de vitriol dans une bouteille de vin destinée au repas du soir. A toutes ces questions successivement posées, elle répond invariablement par ces mots : « C'est malheureusement vrai! » C'est au mois de novembre que la dame Bonenfant a avalé tout au plus une ou deux gorgées de ce vin qu'elle avait mélangé d'eau par moitié. Quelques jours après, la jaunisse s'était déclarée, et le 26 février, cette malheureuse femme est morte. Y avait-il chez elle prédisposition antérieure à la maladie? Cette infime quantité de sel de cuivre a-t-elle occasionné la mort? L'émotion produite chez la victime par la crainte d'un empoisonnement est-elle aussi pour quelque chose dans ce malheureux dénouement? Voilà les questions que les médecins experts



Le Galop final.
L'œuf de Pâques.



Le Cotillon. — Au hasard de la marmite,
AMIENS. — Le Bal travesti donné par M. Jules Verné. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Materre.)



L'Obus de la lune.
Monsieur Polichinelle.



BEAUX-ARTS. — RETOUR D'UN BAPTÊME, EN ESPAGNE. — Tableau de M. J. Gonzalès. — (D'après la photographie de la maison Goupil.)

n'ont pu résoudre par une affirmation absolue. L'âge de l'accusée permettait de poser au jury la question de discernement, et Mélanie Pouet, protégée par un verdict négatif, sera détenue dans une maison de correction jusqu'à l'âge de vingt ans accomplis.

En dehors de cette désolante constatation de la perversité criminelle d'une enfant de quinze ans, cette affaire apportait un aliment et un élément nouveau à la discussion qui s'est élevée dernièrement sur les effets toxiques du sulfate de cuivre. Dans l'espèce, la dose absorbée par la victime était insignifiante, et cependant elle a amené des vomissements et produit des désordres auxquels la mort pourrait être attribuée.

Un monsieur passe dans la rue Montmartre, il entend une jeune dame qui pousse un cri et qui paraît fort en colère contre un passant fort bien mis; le monsieur va intervenir, lorsque tout à coup, il s'aperçoit que le passant embrasse la dame. « Bon! se dit-il, une querelle et un raccommodement; je n'ai rien à faire là; comme le disait la femme de Sganarelle: Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt! »

Il allait donc continuer son chemin, lorsque la dame se mit à crier: au voleur! Elle expliquait que son portemonnaie avait disparu et qu'au même moment, elle avait entendu l'inconnu dire à une autre personne: « File! »

Le pick-pocket, pour donner le change à la foule, avait hardiment embrassé la dame!

Le tribunal correctionnel, n'a pas du tout voulu croire à une entreprise galante et il a condamné Masuri à treize mois de prison.

MM. les voleurs à la tire verront que si le moyen est nouveau, il n'est pas précisément heureux.

PETIT JEAN.

LES ÉTAPES D'UN GNOME

CONTE

I

PAR une belle matinée de printemps, un gnome, qui s'ennuyait furieusement dans les entrailles de la terre, prit dans sa garde-robe un joli costume écarlate, suivit un filon de mine et émergea tout à coup dans un pré fleuri.

Tout joyeux de se trouver au grand air parmi les pâquerettes et les boutons d'or, le gnome fit plusieurs culbutes en signe d'allégresse. Comme il retombait sur ses petits pieds fourchus, il vit, assis sur le revers du fossé de la route, un personnage chamarré d'or qui, la tête dans les mains, semblait méditer profondément.

Le gnome s'approcha doucement, grimpa sur le dos du personnage chamarré d'or et murmura à son oreille :

— Mon ami Antéonor, tu es un premier ministre très-remarquable; pourquoi viens-tu chercher des idées, pour ton discours, parmi les fleurs des champs? Les lambris d'or de ton palais ne t'inspirent-ils donc plus? Le conseil du roi est en séance; va, tu improviseras. Les liserons du chemin enguirlanderont tes phrases, les baies rouges des buissons donneront de la couleur à ton style, l'aubépine excitera ta verve et le rossignol chantera dans ta voix!

Le premier ministre Antéonor, grisé par ces belles promesses, prit ses jambes à son cou, entra vivement dans la salle du conseil des ministres, s'arma d'un couteau à papier, et prononça le discours le plus étrange du monde.

Tantôt il imitait le chant du rouge-gorge, en tortillant gentiment la tête; tantôt il agitait l'air de ses deux bras autour de lui, comme un petit merlu-chon qui se prépare à voler.

Il se frottait aussi contre le ministre des travaux publics pour le parfumer, disait-il, des odeurs suaves qu'il avait récoltées dans les champs.

Pendant ce temps, le gnome, qui n'avait point quitté le premier ministre Antéonor, ricanait, ricanait.

II

A une lieue de là, dans une vaste plaine, campaient les troupes du roi Ventrevert, qui venaient demander raison aux troupes du roi Ventrebleu. L'injure était grave. Un chien des États du roi Ventrebleu avait franchi les États du roi Ventrevert, et promené, durant tout un jour, au scandale général un ventre vert pomme.

Le roi Ventrebleu avait beau décliner sa responsabilité, en affirmant que le chien appartenait à un teinturier, le roi Ventrevert se déclarait injurié et promettait de noyer le territoire du roi Ventrebleu sous une épaisse couche de sang. Les troupes des deux souverains étaient donc en présence, prêtes à en venir aux mains, quand soudain on vit s'avancer, dans l'espace compris entre les deux armées, un petit gnome rouge.

Le petit gnome rouge se dirigea vers l'état-major du roi Ventrevert, monta sur la croupe du cheval du roi et lui donna l'idée, avant d'engager le combat, de lâcher dans les jambes des soldats du roi Ventrebleu un porc au ventre teint en bleu indigo.

Ce conseil sourit extraordinairement au roi Ventrevert.

En conséquence, le porc au ventre bleu indigo fut dépêché vers les rangs de l'armée du roi Ventrebleu. Cette vue engendra une indignation si grande, qu'immédiatement la mêlée devint horrible.

Pendant trois heures ce fut un véritable carnage. On se frappait sans merci, les blessés étaient achevés sans pitié; enfin tout faisait pressentir que les soldats du roi Ventrevert et ceux du roi Ventrebleu resteraient tous sur le carreau.

Pendant ce temps, juché au haut d'un arbre, le petit gnome rouge ricanait, ricanait.

III

Le soir de cette grande bataille, dans la ville d'Harmonipolis, le compositeur allemand Melomann donnait la première représentation de son grandissime opéra, *le Trombone magique*.

Le compositeur allemand Melomann comptait sur le succès de ce grandissime opéra pour épouser sa fiancée, la fille du grand-fourreur de la couronne, Vétivert.

Rien n'était plus touchant que le poème du compositeur-poète Melomann, car le poème, ainsi que la musique, était son œuvre. Ce poème était l'histoire de sa fiancée depuis sa plus tendre jeunesse. Enfant, elle vagissait dans les bras de sa nourrice; adulte, elle vocalisait en jouant à la raquette; jeune fille, elle chantait en filant son rouet. L'intérêt croissait jusqu'à l'arrivée du trombone magique, qui n'était autre que le compositeur-poète lui-même. Alors c'était un déluge de notes mélodiques et fines, un feu d'artifice d'harmonie, que terminait le mariage de l'héroïne avec le trombone magique.

Dans la ville d'Harmonipolis, l'œuvre de Melomann faisait grand bruit. On avait compté les jours. Une foule considérable et fiévreuse avait assiégé longtemps le nouveau théâtre, construit tout exprès, afin d'obtenir des places. Tous les jardins des environs de la ville avaient fourni leurs fleurs, destinées à être jetées sur la scène. Les chroniques étaient pleines des faits et gestes du compositeur-poète.

Méromann donnait donc, ce soir-là, la première représentation de son grandissime opéra, *le Trombone magique*. Déjà les lustres répandaient des cascades de lumière; déjà les loges débordaient d'un public enrubanné; déjà, au son des trois coups traditionnels, le plus religieux des silences régnait dans la salle, quand, tout à coup, l'on vit sortir par le trou du souffleur, armé d'un archet de flamme, le petit gnome rouge.

Aussitôt, tous les instruments entamèrent une ouverture tintamarresque. La flûte piquait des sons aigus, le tambour tonnait, la grosse basse ronflait comme un chanfrein; le chapeau chinois, avec ses clochettes, bourdonnait comme un clocher de cathédrale. Au milieu de ce brouhaha d'enfer, le pauvre compositeur-poète Méromann, affolé, s'agitait, s'agi-

taut, tandis que le gnome rouge, du haut de son pupitre, ricanait, ricanait.

IV

Minuit, grand gala au château de Pierre-à-Feu. La duchesse de Pierre-à-Feu épouse le gentil page Amadou.

La duchesse, veuve du seigneur-duc de Pierre-à-Feu, a cinquante cinq ans, le ventre proéminent, l'œil épais, le cheveu rare. Le page Amadou a vingt ans, la taille élégante, l'œil doux, la chevelure longue et soyeuse. La duchesse est plus riche que Monte-Cristo, le page est plus pauvre que Gil-Blas.

Le château est éclairé de haut en bas. Dans la grande galerie des ancêtres, qui font la moue dans leurs cadres, la haute société provinciale danse un menuet correct, tandis que, dans la salle des gardes, la valetaille se trémousse en une ronde folle. Partout l'on rit, l'on chante, l'on s'amuse.

Et même l'on mange et l'on boit, dans un salon, tendu de cuir de Cordoue, une table en fer à cheval réunit bientôt de nombreux soupeurs autour des nouveaux mariés. Le vin de Malvoisie coule à flots de l'aiguère de l'échanson Chantemerle; les dindons brunis au feu, les faisans couverts de leurs plumes, les perdreaux bondés de truffes, les gâteaux monumentaux, les crèmes caramélées, circulent entre les mains des convives.

Au dessert, la petite voix flûtée du clerc Furet célèbre, en un épithalame, la grâce, la beauté et la magnificence de la duchesse de Pierre-à-Feu, ainsi que le bonheur divin des deux époux.

Aussitôt un rire strident donne la réplique au clerc Furet, la flamme des lustres et des candélabres se courbe sous une rafale violente de vent, le plancher craque épouvantablement, des traînées de phosphore sillonnent les murs et une odeur abominable de soufre se fait sentir.

Tous les invités tempêtent, se bousculent, tombent ou décampent. Le gentil page Amadou, terrifié, se précipite par la fenêtre. La duchesse se démenne comme une possédée, et crie grâce, croyant que le duc, son mari défunt, vient la tirer par les pieds.

Pendant ce temps, le petit gnome rouge, à cheval sur la perruque du clerc Furet, ricane, ricane.

V

Deux heures du matin sonnent au beffroi du château du seigneur Bras-de-Fer. La nuit est noire et pluvieuse. Un soldat, l'arquebuse sur l'épaule, arpenté le terrain, serrant de près le mur d'une tour, dont le sommet se perd dans l'ombre épaisse.

A l'extrémité de cette tour, à son unique fenêtre, la main du prince Amaury, prisonnier, attache les amorces d'une échelle de soie.

Tout va bien; le soldat, fatigué de sa promenade perpétuelle, s'est réfugié dans sa guérite, où il ne tarde point à s'endormir. Le jeune prince Amaury n'a plus qu'à descendre pour reconquérir la liberté, pour être rendu à son peuple et à ses perroquets!

Le jeune prince escalade donc la fenêtre et commence à descendre les échelons. Il descend, descend, et toujours de nouveaux échelons se trouvent sous ses pieds. Il regarde en bas; dans l'obscurité, le sol lui paraît au fond d'un abîme. Il regarde en l'air, la tour lui semble se perdre dans le ciel.

Malgré la grande fatigue qu'il éprouve, le jeune prince Amaury, craignant d'être surpris par le jour qui va naître, redouble de vitesse. Il descend, descend, mais l'échelle se déroule indéfiniment.

Trois heures, quatre heures, cinq heures sonnent successivement, et le jeune prince, enjambant vertigineusement les échelons, descend, descend encore!

Tandis qu'en vedette, au sommet de la tour, le petit gnome rouge, remontant sans cesse l'échelle de soie ou l'allongeant sans cesse, ricane, ricane.

VI

Six heures du matin. Dans une vallée paisible, humide de la rosée matinale et diaprée de fleurs parfumées, le ventripotent Midas, trésorier du roi Scarabé, trotte lourdement sur une haquenée

blanche. Derrière lui, viennent à pied de nombreux serviteurs, armés jusqu'aux dents, qui mènent à la main cinquante mulets noirs.

Ces cinquante mulets noirs, richement caparaconnés, portent les caisses de fer du Trésor, pleines de poudre d'or, de perles fines, de rubis, d'émeraudes et de diamants.

Comme on a voyagé une grande partie de la nuit, et comme, avant tout, un fougueux appétit tourmente le ventripotent trésorier Midas, une halte est ordonnée. Les serviteurs attentifs mettent le vin à rafraîchir, allument un grand feu et dressent une table à la hâte.

Bientôt les plats fumants s'étalent devant le trésorier Midas, les vins rares rougissent ou dorment sa coupe de cristal et les caisses de fer du Trésor sont ouvertes devant lui, pour réjouir ses yeux... Mais, ô abomination de la désolation! du sable de rivière remplace la poudre d'or, des feuilles remplacent les émeraudes; des cailloux, les diamants et les perles!

Et le malheureux trésorier de s'arracher la barbe, tandis que le petit gnome rouge, se roulant dans l'herbe folle, ricane, ricane.

Mais voici tout à coup qu'un gros épervier, le prenant pour une perdrix rouge, l'emporte dans ses serres pour le donner à manger à ses petits, et qu'il devient ainsi le vengeur d'un ministre, de deux peuples, d'un compositeur, d'une duchesse, d'un prince et d'un trésorier.

FIN

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE : *Cinq-Mars*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, de MM. Paul Poirson et Louis Gallet, musique de M. Ch. Gounod (5 avril). — Mort de Sainte-Foy.

EN fait de théâtre, le public a son droit absolu de caprice, et on l'a vu parfois en user superbement. Quand il a le tort de ne pas s'amuser, il peut encore justifier ses airs boudeurs par la formule toute royale : « Car tel est notre plaisir. »

Si donc le *Cinq-Mars* de l'Opéra-Comique n'atteignait au grand âge et aux innombrables représentations de la *Dame blanche*, de *Fra Diavolo* et de *Zampa*, la responsabilité de la direction n'en serait pas moins dégagée. Un grand, un intelligent effort a été fait par elle pour mettre en lumière une œuvre nouvelle qui pût honorer l'art français, dont la gloire est en partie confiée à sa garde.

Cinq-Mars a, en effet, été monté avec un soin et des raffinements peu usités. Tous les décors, tous les costumes sont neufs. Les chanteurs le sont aussi (un peu trop parfois; mais je ne le dis qu'entre deux parenthèses hermétiquement closes, qui étoufferont peut-être le bruit de mes paroles. D'ailleurs, il y a grande pénurie de gosiers sur la place, et on ne sait où se procurer un Roger, un Martin ou une Damoreau).

Enfin, le spectacle que nous a donné l'Opéra-Comique effacera le souvenir des lamentables exhibitions qu'il s'était permis dans ces quatre ou cinq dernières années, et cela à quinze pas du boulevard, dans une des régions de Paris qui étincelle de luxe et d'intelligence.

Cette fois, les costumiers et les décorateurs avaient ce coquet programme à remplir : évoquer la société musquée, courtoise, spirituelle de l'époque de Louis XIII; faire descendre de leurs cadres ces portraits à moustaches arrogantes que l'on voit au Louvre et leur rendre la vie pour un soir, et les promener à Saint-Germain, à la Place-Royale, à Chamont-sur-Loire, le tout pour l'amusement de nos yeux.

Les costumes, dont M. Thomas a fourni les modèles, ont un cachet de vérité historique très-impresionnant. Ce n'était rien de les couper suivant la tradition; mais l'artiste a surtout montré son savoir dans le choix des nuances qui sont très-particulières.

Il a su trouver des jaunes, des gris, des roses saumonés, qui, pour les érudits, expriment la date 1642, exactement celle du drame.

Quant aux toiles, elles sont d'une grande sobriété d'effet, et ne cherchent à impressionner que par la vraisemblance. Je recommande aux curieux le petit salon tendu de cuir de Cordoue, dont les tons fauves et un peu éteints donnent tant de valeur aux personnages qui s'y profilent. La salle du bal chez Marion Delorme est plus brillante, mais aussi plus banale, et ce n'est pas la première fois qu'on y danse.

Un autre décor très-applaudi représente un coin de la forêt de Saint-Germain. C'est un tableau d'une saisissante vérité, et dont, à vrai dire, les peintres ont pu très-facilement prendre le croquis d'après nature. Je ferai cependant observer que du temps de Louis XIII, comme aujourd'hui, les feuilles des arbres étaient vertes; détail un peu négligé par les décorateurs. En vain objecterait-on que la chasse que nous voyons passer dans cette forêt à la détrempe implique l'automne. Je m'imagine que les rois de France ne se gênaient guère pour courre le cerf dans toutes les saisons.

Les spectateurs les moins instruits des cinquièmes loges, et même des premières, connaissent le sort tragique de M. Henri Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars. La lecture des romans les a mis au courant de ses amours avec la princesse Marie de Gonzague; ils ont surtout été frappés de la subite amitié du roi Louis XIII pour ce jeune homme de vingt ans, qu'il fit son grand-écuyer; et leur étonnement n'a pas été excessif quand ils ont appris que M. le cardinal de Richelieu, jaloux de tant de faveur, avait fait trancher la tête à mondit sieur de Cinq-Mars, ainsi qu'à son ami de Thou, impliqué dans le même procès.

Nos librettistes de l'autre soir ont repris tous les éléments de cette dramatique aventure. Leur pièce, très-étudiée, écrite la grammaire à la main, a été écoutée avec intérêt. Cependant, la scène de la conjuration, si émouvante qu'elle soit au moment où elle se produit, est faite pour diminuer la pitié que *Cinq-Mars* devait inspirer.

La vérité trop vraie est que *Cinq-Mars*, dans sa folie ambitieuse, voulut ouvrir les frontières de la France aux troupes espagnoles. Il attenta à ce que nous nommons aujourd'hui la « Patrie » et à ce qui alors s'appelait en trois lettres le « Roy ».

En définitive, l'histoire a condamné ce traître. Mais il n'est aucune loi qui force les auteurs dramatiques à s'en tenir à l'histoire. MM. Poirson et Gallet pouvaient passer sous silence l'épisode de la conspiration, et alors ils conservaient à leur héros le jour faux, mais sympathique, sous lequel la légende nous le montre.

Ou bien il eut fallu l'avocat Scribe pour sauver l'accusé *Cinq-Mars*. Scribe, le grand enjoleur, n'aurait pas pris un jour un voleur au jeu pour en faire un doge de Venise, à l'applaudissement général. A côté de ce filon de Lorédan que vous aimez tant, il a placé Malipieri, nature hargneuse, j'en conviens, mais qui n'a que l'on sache, commis ni crime, ni délit. Or, l'auteur d'*Haydée* fait si bien son compte que, pendant trois actes, vous montrez le poing à ce Malipieri et que, finalement, Andréa Donato vous cause le plus grand plaisir en le tuant comme une bête venimeuse.

Cinq-Mars reparaitra peut-être quelque jour sur une scène lyrique, et la fantaisie des auteurs pourra être de nous le faire voir dans toute la noirceur de son âme. Le rôle alors devra être chanté par une basse, car il est convenu au théâtre que ce sont les personnages les plus méchants qui ont les plus grosses voix.

Quand M. Carvalho a pris les destinées de l'Opéra-Comique, nous nous attendions bien à voir prochainement le nom de M. Gounod sur les affiches de ce théâtre. Voilà vingt ans que le directeur est au musicien ce que de Thou était à *Cinq-Mars*, et on peut même citer des cas où leur amitié fraternelle a été jusqu'au sacrifice.

Enfin tout est bien qui finit bien; car je crois que M. Gounod, qui aborde pour la première fois l'Opéra-Comique après de longs détours par l'Opéra et le Théâtre-Lyrique, arrive enfin « chez lui. » Il y a, en effet, dans la nature de son talent plus d'ingéniosité, de subtilité, d'esprit parisien, que de

véritable force dramatique. « Il peint le morceau, » comme on dit dans les ateliers; il s'entend mieux à mettre la touche spirituelle sur une scène épisodique, à jeter un grain de sel sur un hors-d'œuvre, qu'à traiter une grande situation tragique. Dans *Faust* même, qui est son œuvre à succès, les parties lumineuses ne sont-elles pas la valse, la chanson du veau-d'or, le chœur des vieillards, le chœur des soldats?... autant de tableaux de genre, qui appartiennent au style de l'Opéra-Comique?

La partition de *Cinq-Mars* nous fournit bien des exemples pour appuyer cette thèse. Mais nous ne pouvons passer la revue des vingt-cinq ou trente morceaux qui s'y succèdent presque sans interruption, le livret étant presque entièrement submergé par la musique. Il nous suffira de citer la sarabande en style ancien, très-adroitement pastichée, qui ouvre le ballet du second acte; les couplets de Fontailles, qui ont une bonne senteur de chanson gauloise; le duo à l'unisson de *Cinq-Mars* et de de Thou, avec son heureuse conclusion sur les paroles « Ainsi soit-il »; le morceau d'orchestre à la Donizetti qui annonce l'entrée du roi; le chœur des conjurés, qui, par sa sonorité excessive, plaira beaucoup aux orphéonistes... Mais nous regrettons que le rôle austère du P. Joseph ne contienne pas une phrase caractéristique, à la manière du choral de Marcel, dans les *Huguenots*. La description du pays du Tendre, chantée par Marion Delorme, n'est point non plus bien séduisante. Et quant au chœur des chasseurs, c'est une erreur de la claque de l'avoir bissé avec des cris à faire peur au gibier.

Le ballet est délicieusement mis en scène par M^{lle} Marquet.

Le ténor Dereims, dont la voix était mal assurée au début de la soirée, a eu, vers la fin, des élans véritablement dramatiques et qui sont d'un artiste. M^{lle} Chevrier, élève de Duprez, a des qualités à encourager; bonne voix, belle diction. Girardet a donné beaucoup de relief au personnage du P. Joseph. Les autres rôles sont tenus convenablement par Barré, M^{me} Franck-Duvernoy, M^{lle} Lévy, etc.

Et pendant que *Cinq-Mars* et de Thou étaient menés au supplice, ce pauvre Sainte-Foy (qui vient de mourir) nous apparaissait comme un joyeux fantôme au milieu de la procession. Il était tour à tour Ginès, de *Giralda*; Ali-Bajou, du *Caid*; Cantarelli, du *Pré aux Clercs*; Bertrand, des *Rendez-vous bourgeois*; l'Anglais, de *Fra Diavolo*... Mais le cortège funèbre marchait toujours, et Sainte-Foy disparut avec lui dans la coulisse.

On excusera notre rêve; il était une heure du matin.

ALBERT DE LASALLE.

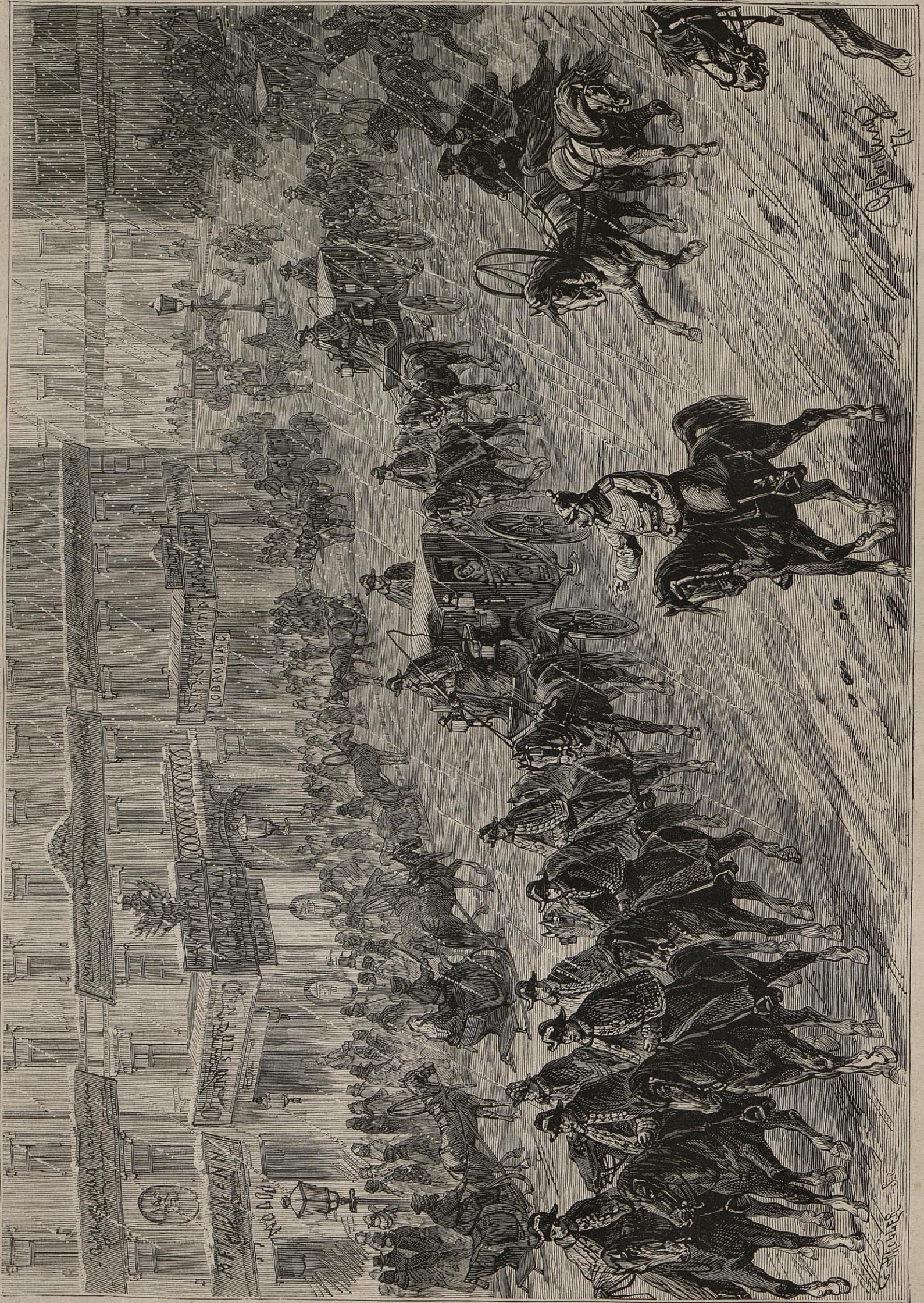
LA REINE DES MERS

A New-York, des milliers de personnes se sont précipitées, il y a quelques jours, vers l'Aquarium pour être présentes à l'arrivée de la reine des mers. Un bassin de huit pieds de profondeur et de trente pieds de longueur y avait été creusé pour la recevoir.

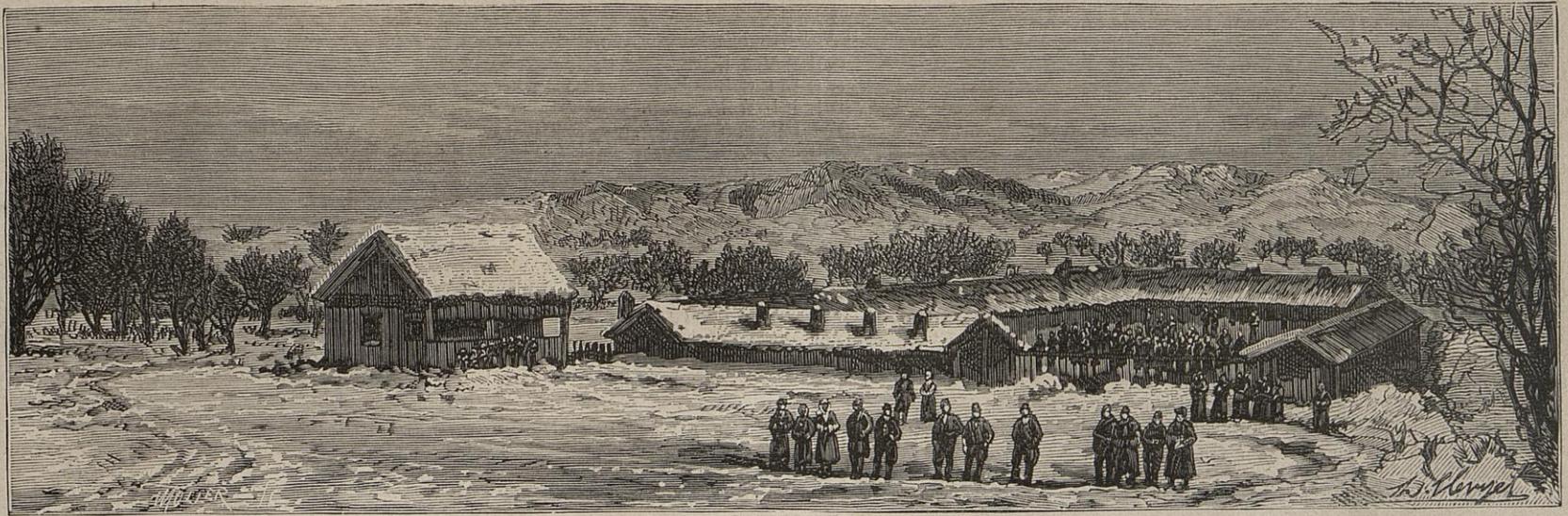
Après de longues heures d'attente, on entendit le roulement de sa voiture qui faisait son entrée dans le jardin Zoologique, appelé Zoo tout court par les Américains, qui disent que le temps c'est de l'argent. Un formidable hurrah accueillit l'indifférente majesté aquatique. Son équipage comprenait deux trucs de chemins de fer portant une immense caisse en bois remplie d'eau salée. Des courroies très-larges furent glissées sous le ventre de la reine, et trente hommes de choix tirèrent les poulies et les mouffes d'un appareil élévatoire pour la hisser au-dessus de son nouveau domicile et la descendre doucement au fond.

Elle s'est tenue d'abord très-tranquille, puis elle a fait un mouvement pour reconnaître sa demeure, où elle semble se complaire. On s'est empressé de lui servir pour son repas un plat d'anguilles vivantes, du poids d'un quintal et demi (75 kilogrammes); elle a mangé de très-bon appétit. L'eau de son bassin est renouvelée toutes les vingt quatre heures, et rien n'est négligé pour lui rendre son séjour aussi agréable que possible.

Elle appartient à l'espèce des *baleines blanches*; elle est jeune et n'a encore que dix-huit pieds de longueur. On l'a capturée dans la baie de Saint-Laurent, où l'on avait établi une estacade en pilotis submersible pen-



RUSSIE. — Saint-Petersbourg. — La Promenade des demoiselles nobles de Smolna au Balagan, pendant les fêtes de Pâques. — (Dessin de M. G. Broling, notre correspondant.)



Constructions de Radlava. — (Dessin de M. Clerget.)



L'Archimandrite ou chef de l'Église bulgare à Tatar-Bazardjick.



Types des Paysans bulgares secourus. — (Dessin de M. Ferdinandus.)



Constructions à Gelveré. — (Dessin de M. Clerget.)

BULGARIE. — Habitations construites pour les victimes de l'insurrection, par M. James Long.

dant le flux de la mer. On a attendu très-longtemps qu'une baleine ait bien voulu s'y engager. Au reflux, elle s'est donc trouvée prisonnière, vu que les pieux dépassaient le niveau de la mer. Au moyen d'un schooner, elle a été renrorquée dans une caisse à jour jusqu'à Québec, puis transbordée dans une caisse fermée et traînée sur des chariots attelés de douze chevaux à Montréal, et de là en chemin de fer à New-York.

Pendant ce voyage, qui a duré quatre jours, l'eau a été changée quatre fois. La nourriture du cétacé se composait de harengs.

Quoique très-satisfaits de leur nouvelle hôtesse, les habitants de New-York calculent néanmoins l'énorme quantité de poissons qu'elle mange, sans compter la quantité plus énorme encore que réclament, par leur petit cri d'enfant, les lions et les lionnes de mer; et, en hommes pratiques, ils prévoient avec une certaine inquiétude une grande hausse de cette denrée nutritive par excellence sur les marchés de leur ville. — E. WITH.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées dans la huitaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, 150, boulevard Magenta.

ERRATA DU N° 1042

Au n° 61, *Enfantillages*, au lieu de : *Tarn* — *Qui — Chale?* il faut lire : *Quel — Chant — Ris?*

Et au n° 64, *Études sur le Cavalier*, après les mots : *Combien peut-on placer de Cavaliers*, il faut ajouter : *Moitié sur des cases noires et moitié sur des cases blanches*, et la suite comme elle est indiquée.

ERRATA DU N° 1043

A la 4^e figure de la *Méthode, exercice syllabique*, il faut lire :

A la 1 ^{re} colonne horizontale,	OUS	au lieu de	ONS
A la 4 ^e	id.	FET	id. FEI
A la 4 ^e	id.	NTE	id. NTF
A la 5 ^e	id.	YTRON	id. YTRO

Nota omis : les solutions justes des problèmes ou exercices sur le *Labyrinthe* compteront double, vu l'étude qu'il faut faire de ce genre nouveau.

LES COMMANDEMENTS DU WHIST

EN QUARANTE QUATRAINS (à rime unique)

1^{er} Problème sur le LABYRINTHE. — La Règle

LA	SE	QU	LO	AR	UN	QU	QU
ME	NT	CH	ST	EL	RS	TR	OU
IN	KA	AUS	FIN	PUI	ENT	AP	ES
AC	FU	IMA	MOM	EGA	GOU	LE	EU
MO	TA	SEN	ENT	RIV	SSA	LO	RE
RI	ON	EAU	NTA	RMA	IEM	SE	JE
ER	LE	IN	SE	OU	AR	SL	ND
ER	TP	RC	ND	ED	RE	UP	ON

1^{re} Figure de la Méthode — Clef — Départ de 4 à 14

NOTA. — Ainsi que nous l'avons promis dans le n° 1033, tous les quinze jours nous donnerons un problème sur notre Méthode. — La solution n'en devra être envoyée qu'avec celles des dix problèmes divers qui paraîtront huit jours après. — Cette solution (le genre étant nouveau) comptera double pour le classement.

Avis. — Nous avons écrit à M. Du Marais et la lettre nous est revenue; adresse; s. v. p.?

SOLUTIONS DU N° 1039

51 — ENFANTILLAGES (*Envoi d'un Bon Papa*)

Homère. — Pierre le Grand. — OEdipe. — Arc-en-ciel. — Attila. — Poupe. — Croassement. — Anachronisme. — Caducée. — Radaman.

52 — MOTS EN CARRÉ, par *Messire Satanas*

CHEVAL
HELICE
ELIDEZ
VIDERA
ACERER
LEZARD

53 — DAMES, par *M. A. Duret, officier au 73^e*
42 à 37 — 37 à 31 — 40 à 34 — 34 à 3

54 — ANAGRAMME, par *Bibi et Mimi, à M.*
Encre. — Nérac. — Crâne. — Caner. — Cerna.
Anc. e. — Rance. — Nacre. — Écran. — Carné.

55 — SIMPLES QUESTIONS, par *Albert Chapuis*
1^o 3+9=12×3=36+3=39 (père, 39 ans; fils, 12)
2^o 81=(8+1)² et 18=(1+1)×2

56 — LE CARRÉ DE 10 MOTS, par *Jul-Lub-Per,*
à *Vauvert (Gard)*

B	A	T	I	R	B	E	M	O	L
E	V	A	D	E	A	V	A	R	E
M	A	R	I	N	T	A	R	I	N
O	R	I	O	N	I	D	I	O	T
L	E	N	T	E	R	E	N	N	E

57 — CHRONOGRAMME, par *M. E. Prouvot*

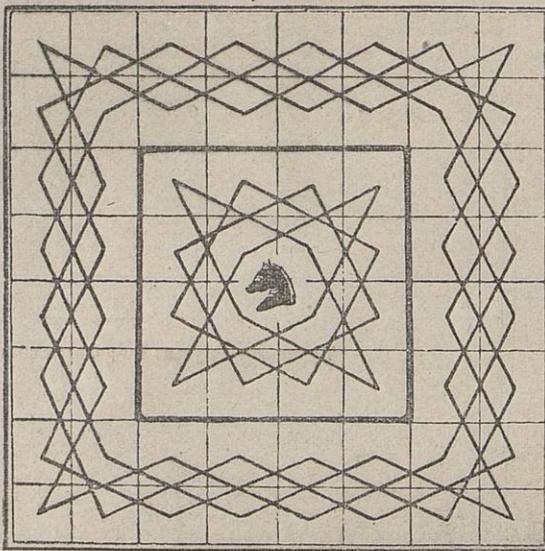
42	J	ou	J	(4)	=	42	} Né en 1847.
45	V			(5)	=	75	
4	X			(10)	=	40	
5	L			(50)	=	250	
5	C			(100)	=	500	
2	D			(500)	=	1.000	

58 — MOTS EN LOSANGE, par *Oméja, à Chambéry*

G
C A R
H A R E M
C A R G U E R
G A R G A N T U A
R E U N I R A
M E T R E
R U A
A

59 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER DES ÉCHECS

GRAND CADRE — PETIT TABLEAU



CHARADE (le petit tableau), par *Lecomte, à Paris*

Mon tout est mon premier
Devenu mon dernier.

(Vinaigre)

ÉNIGME (le grand cadre), par *M. Brégas, à Marseille*

Après moi, dans l'Etat, tout est défiguré;
L'empire du royaume est bientôt séparé;
Soit de force ou de gré, tout grand devient un prince.
Il faut donc aux Normands livrer une province!

(Charlemagne)

60 — TROIS MOTS DIVERS

A COMPOSER AVEC DES LETTRES DONNÉES

P	N	A	B	A	B	H						
C	I	D	A	V	A	R	E					
P	I	Q	U	E	B	A	Z	A	R	T	I	R
D	U	C	A	R	A	B	E	L	I	M	E	
E	B	E	R	E	T	H	A	R	E	M		

SOLUTIONS JUSTES DU N° 1039

Abréviations employées :

- C. Cercle ou café.
- V. Vers demandés ou envois de certaines solutions en vers.
- E. Accusé de réception des envois de problèmes.
- D. Ont trouvé le problème de dames.

Les douze premiers : 1^{er}, Bibi et Mimi, à M. (E. et V. Tout); — 2^e, Ed. Pennefier, Paris (E. Tout); — 3^e, Kassioth, à Valenciennes (Tout); — 4^e, Du Marais, Paris (E. V. Tout); — 5^e, C. Launay, Marseille (D.); — 6^e, E. Demand, Paris (D.); — 7^e, Tambouillard (adresse. s. v. p.); — 8^e, cercle Musical, à Aubenas (D. E. V.); — 9^e, Trioche et Cacolet, Nantes (D. V.); — 10^e, club Friquet, Havre (D.); — 11^e, Larrieu, Bordeaux (D.); — 12^e, Progress-Club, Cette (D.).

Ont trouvé neuf problèmes : trois Ajax (D. V.); les Labadens (D. V.); Nigrae (D.); Benezec (D.); Rué (D.); trois Edouards (D.); Prieur (D.); F. G., Paris (D. E.); deux jeunes filles d'Issoire (V.); la surveillante (V.); Canne-à-Sucre; M. Tarneaud; la nièce du président; Omega (E. Votre adresse, s. v. p.); café Cauvet (E.); café Ganaches; Tunoi; c. de la place, à Roanne.

Ont trouvé huit problèmes : Brossard, à Constantinople; A. de R., à Alger; c. des Orthonistes Arras (E.); Dr Héfert; Poncet; Dialen (D. V. E.); les B. J. (D. Très-jolis vers. Votre adresse, s. v. p.); Lucet (D. et E. Très-jolis v. Votre adresse, s. v. p.); Mme Preunier (V. E. Pas de primes en dehors de celles du concours de problèmes); Lechesne; Bre-laz; c. du Tir franc-comtois, à Gray (D. V. Prière d'envoyer solutions en une seule lettre); Rouillon; Renigral; c. Marguerite, Bourges; Calvet; Mouton; H. M. Beaulieu; Corbinou; Codalupi; Strens; Moncot; c. de Saint-Louis-de-Gonzague; de Javellac; c. Agramon, Cérêt; Crocnozoff; deux exiles, à E.

Ont trouvé sept problèmes : les fils du roi Priam (D.) à l'Eau (D.); A. et L., à Montpellier (D.); Capdeville (E.); Messire Satanas (V.); Joly; Band'chon; Hydrossodothérapie; Courmet; c. des Cariatides, Montpellier; Mugnier, X., à Surville; F. J. Sigala.

Ont trouvé six problèmes : R. Vicino, à Constantinople; c. de l'Uni-vers, à Toulouse (D.); c. Parisien, Bordeaux (D.); c. National, Mulhouse (V.); de Toyon (E.); Michel et Christine; Join; gr. c. Parisien, Meaux; Mlle J. Net et A., à Dijon.

Ont trouvé cinq problèmes : Mme Belliard (V.); Mare (D. V.); c. Riche-lieu, à Richelieu; Paulus; M. J. CAP; Cierville; OEdipe de Crest; Great; le Merle-Blanc; L. de V.; Goupillon; Fife; Robardey; Maraval; le Guer-che; Sezuor; Cerclun; c. du Nord, Verdun; deux abrupts; Bernard; La-garde; un turco; un anonyme, à Constantinople.

Ont trouvé quatre problèmes : Pyrrhus (D. 14ans); Orbal (D.). Cour-don (D.); Flory (D.); Deront; c. Damon, Montbrison; Trahaud; Miron; Mathey; Touchemolin Clapsal; c. d'Alsace, à Montheliard; Azassou; c. Gallaud, à Hagueneau; c. Voltaire, Paris; c. Rémois; Naumicoff.

Ont trouvé trois problèmes : Miallet (D.); Mayaud (E.); c. de Bruyères; Mlle A. et C.; Tom; Mamert; L. D. de la Se la; Pouillier; Mlle Pim-bèche. Mlle Caroline B.; de Sibour; trois amis; Mme Simon; l'OEdipe du c. de l'Univers, au Mans; l'OEdipe d'Anvers, Greimann; Frechon; Mlle Pi-baleau.

Ont trouvé deux problèmes : Mlle M. D.; Mme Mignot-Merle; Roux; Bailly; Dufay (E.); salon Nantes; U. A., à Marseille; c. des Messageries, à Brest; Lazarde; de Perrache; c. Parisien, à Bordeaux.

Ont trouvé un problème : les amateurs du café du Négoce, à Lille (D.); Creval-Durant (E.); Fiscalini (D.); gr. c. Renaissance, Ganges (D.); Aronni (D.); cercle de Fermyn (D.); Poelleux (D.); Berchaux (D.); c. Os-car, Caen; Franck; Derobert; Mlle Anastasie; Mlle Nathalie; c. Musée, à Arles; Mlle Boisdru; c. d'Europe, Avignon; Niclot; petit cercle, à Ge-nève; c. Univers, Avignon; S. B.; Autard.

Solutions venant de l'étranger

Arnoni (D.); anonyme, de la Réunion (E.); Brossard, Constantinople (D. 7 probl.); Man (D. 6 probl.).

Nous avons reçu les envois suivants

A. Blanc (envoyer diagramme, s. v. p. erreur dans l'énoncé); B. et M. (D.) Clodion (D. Adresse, s. v. p.); Mme Emile, à Londres; Grandje-ne; E. L.; Cras; Thenard; Bernard; Luet; Jerry; Raboton; Marchand; à Mme Coëlina F., pour son joli problème de dames :

Merci de votre don,
Forme et fond,
Tout est bon. —
Mais, pardon,
Je n'ai que le second!

MM. les solutionnistes sont priés de ne pas donner qu'un seul nom, pas de prénoms, ni pseudonymes fantaisistes, car nous manquons de place. — Les solutions envoyées à tort quai Voltaire ne peuvent être publiées.

P.-L.-B. SABEL.

Avis. — Les solutions des n°s 1042 et 1043 seront reçues jusqu'au mercredi 18 avril.

Le n° 1045 contiendra dix problèmes et le n° 1046 les solutions des n°s 1042 et 1043.

Sommaire du numéro du *Journal de Musique* paraissant le vendredi 13 avril :

- Perrette et son pot au lait*, chanson, musique de Duni.
- Pensées de l'absent*, paroles et musique de Nadaud.
- Comme il vous plaira*, polka, musique de Leone Bar-beris.

Prix du numéro : 40 centimes.
Administration : 13, quai Voltaire.

Les plus jolies valse? M^{lle} Printemps, *Fraîces au Champagne*.

Nous recommandons particulièrement les *Déjeuners du Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.
Concerts Dimanches et Jedis, à trois heures.

ANGLAIS METHODE ROBERTSON, cours et leçons.
Six cours dans la journée pour les dames.
H. HAMILTON, 8, rue Chabanaux.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ)
guérit radicalement: Anémie, Chlorose, Débilité, Con-
sommption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. 1°.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VEGETAL
Dépuratif
Depuis 30 ans soulage instantanément, éloigne et guérit
accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies.
Mémoire médical gr^{is} et fr^{anco}. S'adr. Dépôt gén^{ral} 14, r. de l'Échiquier, Paris.

4 FR. PAR AN QUATORZIÈME ANNÉE 4 FR. PAR AN

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

PROPRIÉTÉ DU CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
SOCIÉTÉ ANONYME
au Capital de 6,000,000 de fr.
Paraît tous les Jedis

RÉSUMÉ DE CHAQUE NUMÉRO :

Causerie financière. — Bilans des Institutions de crédit. — Recettes des Chemins de fer. — Chronique des valeurs. — Tableau et prix des coupons échus. — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires. — Cours des valeurs cotées et non cotées. — Listes des tirages autorisés. — Bourses de Paris, Lille, Lyon et Marseille.

PRIME GRATUITE

OFFERTE A TOUT ABBONNÉ NOUVEAU :

LE CALENDRIER-MANUEL DU CAPITALISTE

pour 1877
VOLUME TRÈS-COMPLÉT ÉDITÉ AVEC LUXE.
CONTENANT :

Des indications pratiques générales à l'usage des capitalistes et des rentiers, — des renseignements détaillés sur toutes les valeurs, — les plus hauts cours et les plus bas cours cotés en 1876, — l'époque de chaque tirage, — le revenu des dernières années, — l'échéance des coupons, — le taux et la période de l'amortissement. — un tableau synoptique complet de toutes les valeurs à lots autorisées, etc.

ON S'ABONNE

Pour 4 fr. par an

AU MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
16, rue Le Peletier, Paris

On peut envoyer mandat-poste ou timbres-poste

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^{ME} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE n^o Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.

Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : 3 FR. PAR AN
Paris et Départements
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
un beau PORTEFEUILLE FINANCIER
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n^o 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

L'ANISINE-MARC

Ce célèbre antinévralgique russe du D^r JOCHELSON est un produit hygiénique d'une innocuité parfaite, qui fait disparaître en moins d'une minute les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents nerveux, etc., etc. — Prix : 5 fr., et par la poste franco : 5 fr. 50. Exiger la signature en russe pour éviter les contrefaçons.
Dépôt général, 22, rue Le Peletier, Paris. — Se vend partout.

10^e année.
LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
4 fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature gardes coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis.
4 fr. Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

LA FEMME

chez elle

ET DANS LE MONDE

(TROISIÈME ÉDITION)

par M^{me} MARIE DE SAVERNY

Un élégant volume in-8° (impression de luxe)

PRIX 5 FRANCS

(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré et de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON nouvellement construite, rue GAY-LUSSAC, 27, angle de la rue St-Jacques, à ADJ^{ger}, sr une ench., ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877. Revenu : 19,460 fr. Mise à prix : 220,000 fr. S'adr. à M^e Massion, not., boul. Haussmann, 58.

Étude de M^e LE BRUN, avoué à Paris, rue du 29-Juillet, n^o 3.

VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 2 mai 1876, à 2 heures précises,

D'UNE MAISON (en façade) BOULOGNE-SUR-SEINE, Grande-Rue, n^o 108.
Revenu net par bail principal : 2,100 fr.
Mise à prix : 20,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements :
A M^e Lebrun et Flat, avoués à Paris ;
A M^e Corrad, notaire à Boulogne-sur-Seine ;
Et à M^e Maillard, syndic, b. St-Michel, 4, à Paris.

ADJ^{ger}, sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le mardi 8 mai 1877, à midi.

1^o UN HOTEL à PARIS, rue Blanche, 39.
Mise à prix : 120,000 fr.

2^o UNE PROPRIÉTÉ à PARIS, r. de Boulogne, 10 et 10 bis
Revenu net : 9,100 fr. — Mise à prix : 120,000 fr.
S'adr. à M^e Baudouin, not., rue de Châteaudun, 33, et pour visiter, tous les jours, de 2 h. à 7 h.

ADJ^{ger}, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877, d'une MAISON à PARIS-MONTROUGE, rue Mouton-Duvernet, 5. 532 met. Rev. : 11,390 f. — Mise à prix : 90,000 fr. S'adr. à M^e BEZANÇON, not., 8, quai du Louvre.

VENTE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
Après décès de M^{me} B***

TABLEAUX

de premier ordre

DES ÉCOLES

Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande.

Espagnole, Anglaise et Française

PROVENANT

des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bey, de Max-Kalmm.

MARBRES, BRONZES, STATUES

MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE, le samedi 14 avril 1877

PUBLIQUE, le dimanche 15 avril 1877

Hôtel Drouot, salles nos 1 et 2

les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 avril 1877.

M^e CHARLES PILLET commissaire-priseur
10, rue de la Grange-Batelière

M. HARO peintre-expert
20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14
Chez lesquels se distribue le Catalogue.

BOIS de la GRAND'MAISON, à VILLENEUVE-LES-BORDES, près Nangis (S.-et-M.). 42 hect. 62 a. 95 c. Pavillon d'habitation, dépendances, belle chasse. A ADJ^{ger}, sr une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 8 mai 1877. Mise à prix : 76,000 fr. S'adr. à M^e Ploque, not. à Paris, r. Hauteville, 4.

ADJ^{ger}, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 17 avril 1877, d'UNE MAISON DE CAMPAGNE, à DRAVEIL, con de Boissy-St-Leger (S.-et-O.), G^e-Rue, 29 (St. Paris à Corbeil), 30 m. de Paris. Cont. : 10,380 m. Mise à prix réduite : 45,000 f. S'adr. aux not. : M^e Lefevre, r. Tronchet, 34, dépositaire de l'ench., et Demonts, place de la Concorde, 8 ; Et à M^e Marcheix, not., à Villeneuve-St-Georges.

Vaste et beau DOMAINE VINICOLE en MEDOC dit CHATEAU MARTINENS, près Margaux (Gironde) A ADJ^{ger}, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 1^{er} mai 1877.

Contenance : 60 hectares environ.
Mise à prix égale à prêt par Crédit foncier : 170,000 f. S'adr. sur les lieux, et aux not. : M^e Brachet, à Margaux ; M. Rosat, à Bordeaux ; et M^e MAGNE, à Paris, rue de Bellechasse, 44, dépositaire de l'enchère.

CHATEAU AVEC PARC EPINAY

près Engien (2 lig. de ch. de fer, 20 m. de Paris), A ADJ^{ger}, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 1^{er} mai 1877. Mise à prix : 250,000 fr. Jouissance immédiate. S'adr. à M^e VIAN, not. à Paris, rue Turbigo, n^o 1, dépositaire du cahier des charges et qui délivre les permis de visiter.

TERRAIN de 5,473 mètres 91 c. avec MAISON A PARIS, rue de VAUGIRARD, 156 et 158. A ADJ^{ger}, sr une ench., en la chambre des not. de Paris, le 8 mai 1877. — Mise à prix : 100,000 fr. S'adr. à M^e MEUNIER, not., rue du Cheval-Midi, 17.

CRÉTEIL à 4 h. de Paris. ADJ^{ger}, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 1^{er} mai, d'UNE GRANDE PROPRIÉTÉ, villa des Buttes de Crèteil, avenue St-Marie, n^o 11. — Conten. 20,670 m. Mise à prix : 70,000 f. — S'adr. à M. Millot, 19, rue Oberkampf, et à M^e ROBERT, not., boul. St-Denis, 24.

ADJ^{ger} en l'étude de M^e GUILLOTS, notaire, aux Andelys (Eure),

le dimanche 6 mai 1877, à midi, d'une BELLE HABITATION DU XV^e SIÈCLE située aux Andelys (Eure), connue sous le nom

HOTEL DU GRAND-CERF

CHEMINÉE TRÈS-REMARQUABLE. — BELLES TAPISSE-RIES ; PANNEAUX ET BOISERIES SCULPTÉS.
Mise à prix : 60,000 fr.

Cet hôtel renferme une belle collection d'objets d'art et de curiosité qui seraient vendus avec ou sans l'hôtel. On traiterait avant l'adjudication.
S'adresser : sur les lieux et à M^e GUILLOTS, notaire.

MAISON à PARIS, GEOFFROY-LANGÈ-VIN

ADJ^{ger}, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877. Superficie : 320 mètres.
Revenu : 10,330 fr. — Mise à prix : 130,000 fr. S'adresser à M^e LEMAITRE, not., r. de Rivoli, 31.

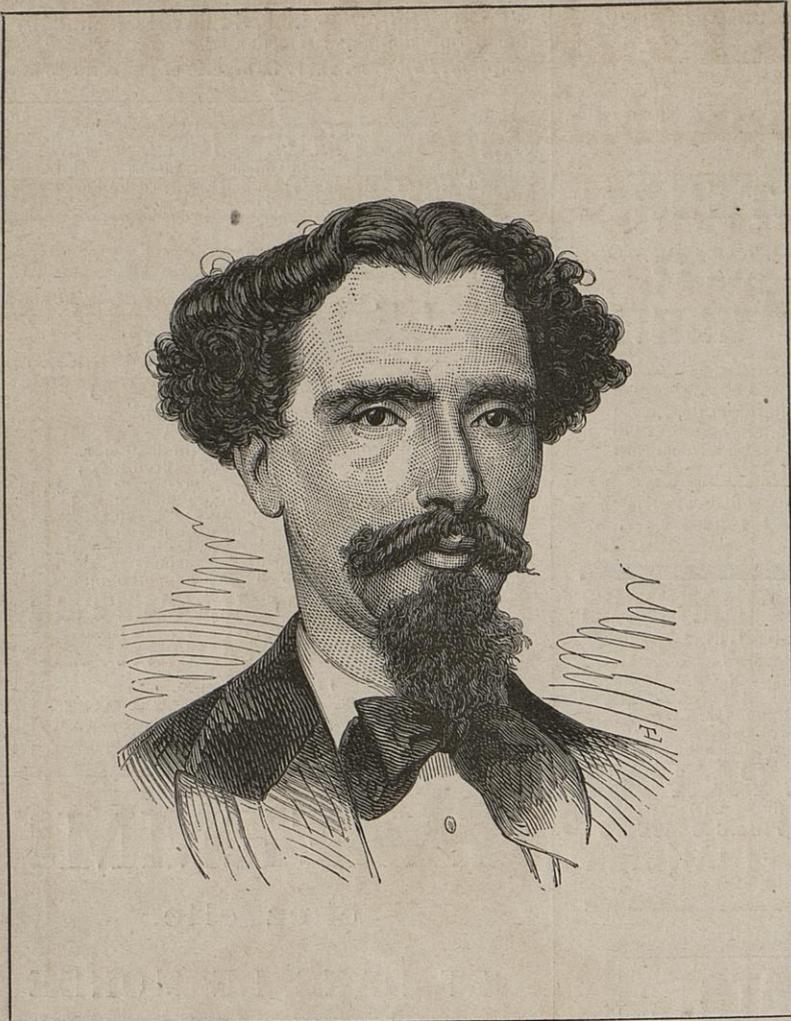
ADJ^{ger}, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 avr. 1877, de 8 lots de TERREAINS

rues de Lourcine et de la Glacière, et des constructions. Contenances variant de 871 met. à 3,168 met. Mises à prix variant de 20 fr. à 30 fr. le mètre. S'adr. à M^e LAVOGAT, not., quai de la Fournelle, 37, à MM. Berger, av. d'Italie, 87, et Lerousseau, boulev. d'Italie, 40, et sur les lieux, au surveillant.

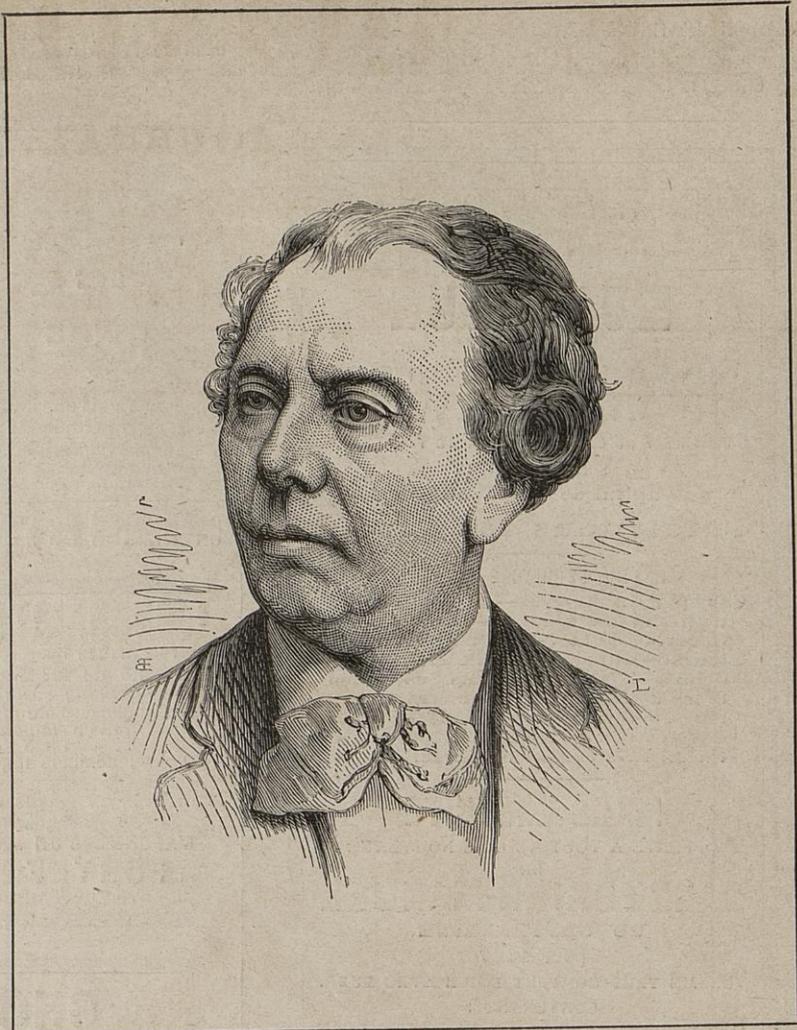
G^{de} PROPRIÉTÉ à PARIS (15^e arr^t) rue

à ADJ^{ger}, sr une ench., ch. des not. de Paris, le 24 avril 1877. Cont. : 1,214^m. Mise à prix : 35,000 fr. S'adr. à M^e CHERRIER, not., rue J.-J.-Rousseau, 49.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.



Le général Francisco Linarés Alcantara, nouveau président des États unis de Vénézuéla.



Sainte-Foy, artiste lyrique, décédé le 31 mars à Neuilly-sur-Seine. (Phot. de M. Hermet.)

LE GÉNÉRAL FRANCISCO L. ALCANTARA

Le général Francisco Linarés Alcantara, né à Turmero en 1828, et élu président constitutionnel des États unis de Vénézuéla, a pris possession de ses fonctions le 2 mars 1877. Il succède au général Guzman Blanco, lequel, conformément à la Constitution, avait résigné ses pouvoirs entre les mains du président de la haute cour fédérale dès le 20 février précédent.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE (DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS A DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABELLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Parait tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

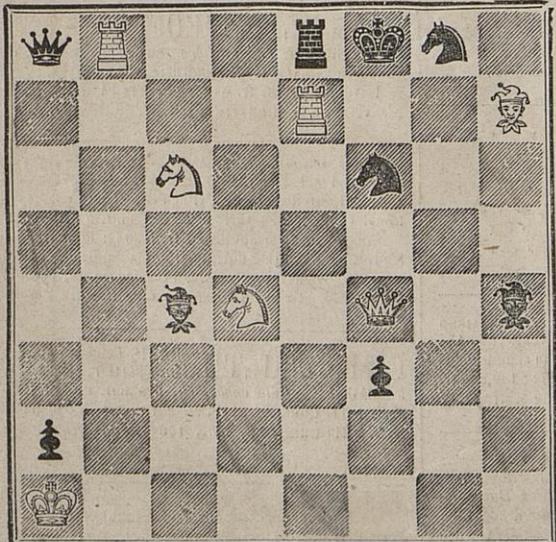
DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES A DOMICILE FRANCO DE PORT

1^o Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^o 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Édouard Le Fort, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.) Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 651, COMPOSÉ PAR M. W. GREENWOOD
English chess Problems.



Les Blancs font mat en trois coups

TOILETTES DE PRINTEMPS

Les modèles entièrement nouveaux des costumes, confections et chapeaux de printemps, paraissent chaque dimanche dans la *Revue de la Mode*, depuis le 18 mars. Nos lecteurs savent que la *Revue de la Mode* est le journal le plus complet, le plus artistique et surtout le plus parisien des journaux de ce genre. Son succès est tel qu'il est publié en même temps en six langues : anglais, russe, italien, etc., etc. Outre les Modes les plus nouvelles communiquées par les premières maisons de Paris, les Dames trouvent dans la *Revue de la Mode* tous les genres d'ouvrages à l'aiguille, qui leur permettent d'occuper agréablement leurs loisirs, et des chroniques, nouvelles et romans dont elles peuvent permettre la lecture à leurs enfants.

Abonnement sans gravure coloriée :

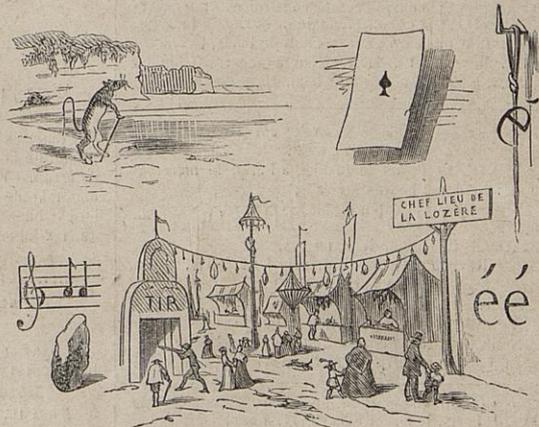
Paris... Un an : 12 fr.; trois mois : 3 fr. »
Départ^s.. Un an : 14 fr.; trois mois : 3 fr. 50
Europe.. Un an : 16 fr.; trois mois : 4 fr. »

Abonnement avec gravure coloriée chaque semaine :

Paris... Un an : 24 fr.; trois mois : 6 fr. 75
Départ^s.. Un an : 25 fr.; trois mois : 7 fr. »
Europe.. Un an : 30 fr.; trois mois : 7 fr. 50

Envoyer mandat-poste au Directeur de la *Revue de la Mode*, 13 et 15, quai Voltaire, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les travaux marchent avec célérité dans le Champ-de-Mars et au Trocadéro.

Ont deviné le dernier Rébus : L'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; la fine fleur de la Société de Bide; Laplou et Bobisch; G. Brissard, à Orléans; l'Œdipe du cercle de l'Avenir, à Châlons; M^{lle} F. de G., quai d'Orsay; Ko-l'ho-hô et Garnier; Audibert et Cartoux; Martin Maraval; Eugène Robardey; café Henriot, Maubeuge; A. Rohaut, Paris; le cercle d'Amplepuis; Léopardo; Armand Bally, à Angers.